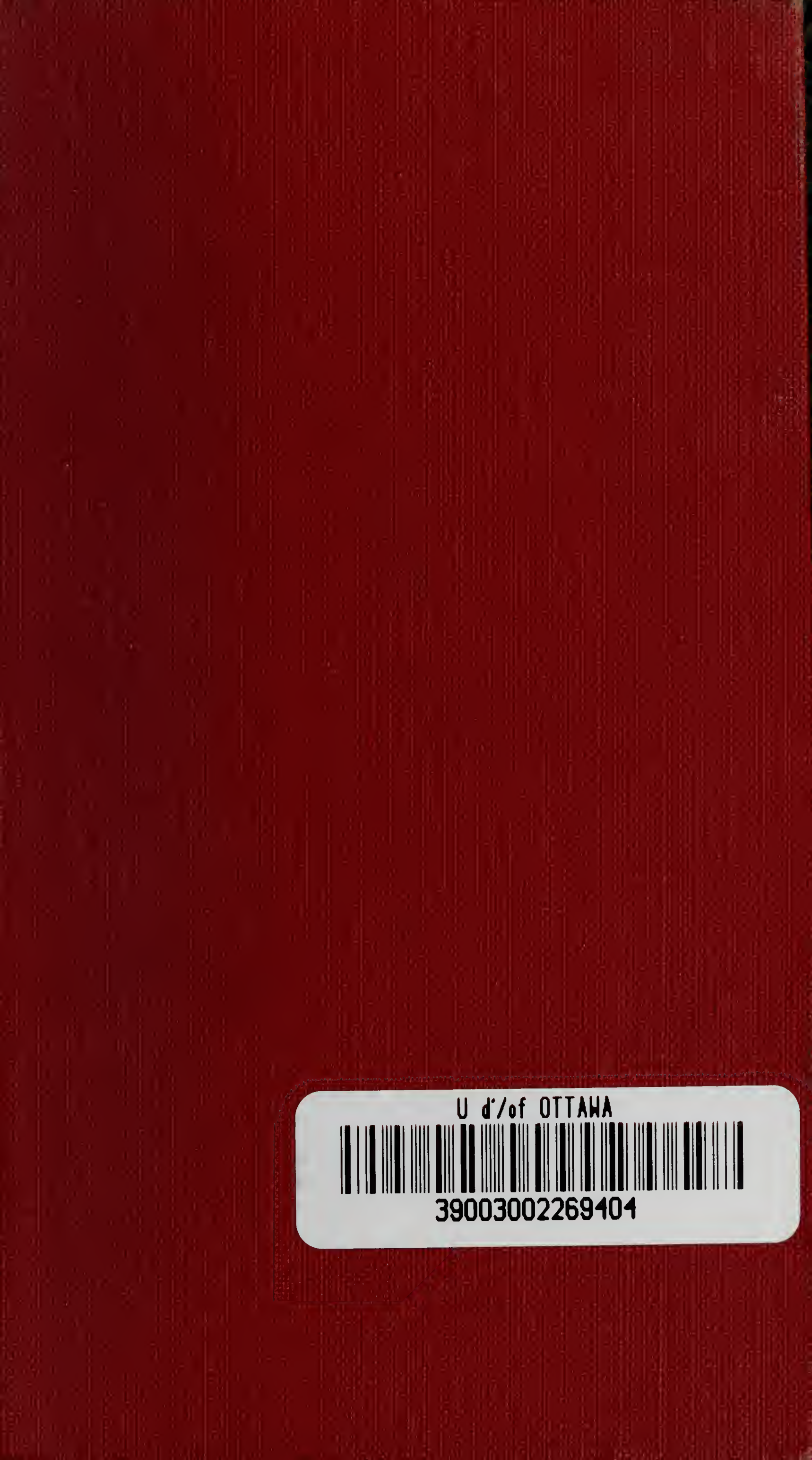

U d'/of OTTAWA
39003002269404

SATIRES

DE

L'OUIS PETIT

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXXII

TIRAGE.

320	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 350).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

No 56.

LES SATIRES

DE

LOUIS PETIT

PUBLIÉES

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

OLIVIER DE GOURCUFF



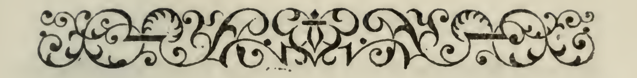
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXIII



NOTICE

SUR

LOUIS PETIT

C'EST une remarque du chartreux Bonaventure d'Argonne (Vigneul de Marville) que la Normandie est, de toutes les provinces de France, celle où les poètes *naissent le plus facilement;* sans examiner si le climat normand est vraiment le plus propre à l'éclosion et au développement du tempérament poétique, il est aisé de citer, à l'appui de cette opinion et sans sortir d'un même siècle, les noms de Malherbe et des deux Corneille, des Scudéry et de Du Perron, de Sarrasin et de Benserade, de Saint-Amant, de Brébeuf, de Segrais; voici un écrivain peu connu, leur contemporain et leur compatriote, qui a droit à une place modeste à la suite de ces grands ou de ces aimables talents.

Les trois ou quatre historiens de la littérature

qui ont écrit de courtes notices sur Louis Petit[1] le font naître à Rouen, vers 1614; il n'y a pas de doute sur le lieu de la naissance : notre poète était d'ancienne origine rouennaise, et fut inhumé en la paroisse de Saint-Eloy, dans le tombeau de sa famille; quant à la date de cette naissance, elle pourra être reportée à l'année 1613, si l'on admet, avec Goujet et Viollet-Le-Duc, que Petit mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans. Louis Petit était fils d'un procureur à la Chambre des comptes de Rouen et petit-fils d'un gentilhomme au *Bec-de-Corbin*[2]. Il fut quelque temps receveur général des Domaines et bois du roi; mais il quitta cet emploi pour se livrer aux lettres et suivre Pierre Corneille, son ami intime, à Paris. Il fut

---

1. On a bien peu écrit sur Petit, et surtout bien légèrement; il n'y a vraiment pas grand'chose à prendre dans le *Journal des Savants* (21 janvier 1686), dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (janvier 1686 et mai 1687), dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet (t. XVIII, p. 230 et suiv.), dans la *Bibliothèque poétique* de Viollet-Le-Duc et dans son *Histoire de la Satire*, dans le *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire* de Dezobry et Bachelet (article signé *Charles Nisard*), dans le *Dictionnaire des Littératures*, de Vapereau, dans les *Biographies rouennaises*, de M. Th. Lebreton (ce dernier ouvrage m'a été signalé par M. Eug. Noël, l'érudit conservateur de la bibliothèque publique de Rouen).

2. C'est ainsi que l'on désignait, — selon le *Dictionnaire de Trévoux*, — une compagnie de cent gentilshommes de la maison du roi, qui portaient autrefois une arme appelée du même nom, qui ressemblait à une hallebarde.

très bien accueilli à l'Hôtel de Rambouillet, dont il devint l'un des hôtes assidus ; il obtint l'estime et l'amitié des ducs de Montausier et de Saint-Aignan[1]; on peut douter que plusieurs pièces badines, imprimées sous son nom dans le *Recueil de Sercy* et dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes* (1667), soient vraiment de lui, mais il y a les meilleures raisons de lui attribuer un madrigal, inséré dans le premier de ces recueils, sur la mort du fils unique de la marquise de Rambouillet, le jeune marquis de Pisani, tué à la bataille de Nordlingen (3 août 1645); voici ce madrigal, dont les habitués de l'hôtel durent trouver la chute admirable :

Pourquoi versez-vous tant de larmes ?
Pisani ne pouvait avoir un plus beau sort!
Au lit d'honneur il a trouvé la mort,
Cherchant la gloire dans les armes.
Son corps est couvert de lauriers,
Parmi tant d'illustres guerriers
Dont le sang arrose la plaine ;
Madame, recevez ce grand corps abattu,

---

1. D'après l'abbé Goujet, le duc de Saint-Aignan n'appelait jamais petit que *son confrère en Apollon;* Petit était aussi fort lié avec le père Commire, jésuite, célèbre poète latin. Dans une lettre *inédite* de Mlle de Scudéry à Huet (citée par MM. Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry,* Paris, Techener, 1873) se trouvent des vers de Petit à la louange de Montausier.

Et rappelez votre vertu :
Vous pleurez un tel fils, et vous êtes Romaine[1] !

Corneille mourut le 1er octobre 1684; Petit retourna aussitôt à Rouen, et, gardien fidèle de la renommée de son ami, il publia chez Lallemant, libraire de sa ville natale, les œuvres dramatiques du grand homme, six ans avant l'édition de Th. Corneille. Il s'occupa ensuite de mettre au jour ses propres ouvrages, et donna chez le même Richard Lallemant, en cette année 1686, les *Discours satyriques et moraux ou Satyres générales*[1], les *Dialogues satyriques et moraux,* en prose. Ce dernier livre, qui classe Petit parmi les moralistes mondains, à côté du chevalier de Méré, de l'abbé de Bellegarde, du marquis de La Châtre, a été ingénieusement loué dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, du mois de mai 1687; pas plus que les *Satires* il ne semble écrit d'une main sénile, il est certain pourtant que l'auteur composa ces *Satires* dans un âge avancé, les vers suivants de l'une d'elles en font foi :

---

1. Cité par M. Ch.-L. Livet (*Précieux et Précieuses,* Paris, Didier, s. d.).

2. Selon un bibliographe, M. L. de Verpières (*Monographie du Sonnet*. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1873), une édition bien postérieure des *Satires* de L. Petit aurait paru sous ce titre : *le Nouveau Juvénal satirique,* Utrecht, 1736.

Jusqu'ici de l'amour j'ai chanté les tendresses,
Dans mille vers badins, à de jeunes maîtresses ;
Mais ma muse aujourd'hui prend d'autres sentiments
Qui s'accorderont mieux avec *mes cheveux blancs*.

Louis Petit ne survécut que peu d'années à Corneille ; il mourut en 1693. Il avait eu la réputation d'un fort *honnête homme,* comme on disait alors, et s'était fait apprécier des savants et des lettrés de son siècle. Ses descendants avaient pris, au temps de l'abbé Goujet, le nom de Petit de Captot ; ils occupaient des postes élevés dans la magistrature rouennaise.

Magnum proventum poetarum annus hic attulit [1], dit Pline le Jeune, au début d'une de ses lettres ; on pourrait dire que le XVIIe siècle français n'a pas été moins riche en poètes satiriques que cette année dont parle Pline ne l'a été en poètes romains. La satire nationale, née des *sirventes* et des fabliaux, se développant dans les *Omonymes* de Du Verdier, dans le *Courtisan retiré* de Jean de La Taille, dans plusieurs pièces de Ronsard et de Vauquelin de La Fresnaye, faisant vibrer les cordes d'airain de la lyre des *Tragiques,* trouva son expression définitive dans les vers de Regnier, dont la première édition parut en 1608. L'école de Regnier s'indigne peu, moralise encore moins ;

---

1. *Plinii Secundi Epistolarum* lib. I, 13.

selon l'expression de Regnier lui-même, elle *sucre sa moutarde* [1] ; peu soucieuse de morale, trop fidèle imitatrice des érotiques latins et des *Capitoli* bernesques, elle s'interdit absolument les traits qui cinglent l'adversaire en plein visage, les apostrophes directes, les personnalités, en un mot. Autour du maître, fidèles imitateurs de sa manière, se rangent d'abord les disciples immédiats, Sigogne, Berthelot, Courval-Sonnet, l'auteur anonyme de l'*Espadon satirique*, plus tard Du Lorens (1624), plus tard encore Robert Angot (1637). Pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, la satire se transforme ; plus réservée, plus pudique dans les mots, elle est bien autrement acerbe et virulente dans ses attaques : Boileau en est le premier, presque le seul représentant. Toutes les satires de Boileau (sans en excepter même la neuvième, où il interpelle si noblement son *esprit*) sont conçues dans ce système d'invectives et de représailles, avec une probité et un bon sens féroces ; elles semblent donner, par leur tour aisé, un démenti au précepte de La Bruyère : *Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire* [2] ; elles rendent aussi, par le talent qui les

---

1. Regnier, satire II, *A Monsieur le comte de Caramain*, vers 19.
2. La Bruyère, *Caractères*, *Des ouvrages de l'esprit.*

distingue, bien difficile la lecture des imitateurs médiocres, un Furetière, un Gacon. Entre la satire bénigne et voluptueuse de Regnier et la satire vertueusement irascible de Boileau, Louis Petit, écrivant en 1686, n'avait pas à choisir; le public, mis en goût de railleries à l'emporte-pièce, s'était prononcé pour la dernière. Au moins notre poète, quoiqu'il fût plein de respect pour son illustre devancier, sut-il s'abstenir de toutes récriminations directes, de toutes injures personnelles; si les contemporains purent se reconnaître dans ses portraits, il ne leur fit jamais l'insulte d'imprimer leurs noms tout vifs; c'est ce qu'il prend soin d'expliquer, avec un certain bonheur d'expression, dans sa lettre préliminaire au duc de Montausier :

On me peut dire encor, que mes discours moraux
Qui battent seulement les vices généraux,
Faute de ce sel noir dont la pointe est amère,
Sembleront ennuyeux, n'auront pas de quoi plaire?
Que la satire est fade, à moins que d'y marquer
Sans nul déguisement ceux qu'on veut attaquer?
Mais, Duc, n'est-il pas vrai qu'elle passe pour crime,
Lorsque du nom des gens l'auteur enfle sa rime?...
Il faut estre plus doux et retenir sa bile ;
Qui raille doit railler d'une façon civile.

Il est permis de croire que Montausier, ce juge délicat et sévère des choses de l'esprit, n'eût pas toléré, dans un livre qui parut à son instigation et sous son patronage, des personnalités injurieuses

auxquelles le grand talent de Boileau pouvait seul servir d'excuse.

Le volume de Petit se compose d'une *Lettre à Monseigneur le duc de Montausier* (en vers), de douze satires, d'une autre *Lettre morale à Mademoiselle *** dont la fortune n'estoit pas bonne* (aussi en vers), et de *Stances satyriques contre les mensonges et les extravagances des poètes.* Les œuvres poétiques sont précédées d'une dédicace à Montausier, que l'auteur a signée de son nom, et d'un avertissement au lecteur, où l'auteur plaisante assez agréablement sur ce nom. « Les petits poëtes, non plus que les grands poëtes, ne sont point exempts de vanité ; je suis de ces premiers, et je puis dire avec plus de sincérité que ne l'a dit Horace, et mesme sans allusion à mon nom : *Parvus carmina fingo.* »

En tête de chacune de ses satires, Petit a placé un sommaire, un argument ; là où Regnier et Boileau mettent un simple numéro d'ordre, il éprouve, lui, le besoin d'expliquer son sujet, de résumer ce qui va suivre. On lira plus loin ces arguments ; voici comment l'abbé Goujet les a groupés et prétendu les abréger : « La première satire est contre l'ambition, l'avidité des richesses et la volupté. Le but de la deuxième est de montrer qu'on ne se corrige que bien rarement des vices d'habitude. La vie de la Cour est l'objet de la troisième. Dans la

quatrième, le poète commente cette maxime : *Le nombre des fous est infini.* La cinquième est en forme de dialogue ; l'intention du poète est d'exposer quelle différence on a coutume de remarquer entre les gens de néant qui deviennent riches et un homme de naissance sage et content de la médiocrité de sa fortune. La sixième attaque vivement les gens d'église dont les mœurs ne répondent point à leur profession, et qui abusent des revenus qui ne leur sont confiés que pour les partager avec les indigens. La septième est un tableau de la misère de l'homme. La huitième est encore un dialogue *contre les vieilles coquettes.* Dans la neuvième, le poète parle des inconvénients et des abus de la critique. La dixième est contre les dangers et les malheurs de la guerre. La onzième est contre le mensonge, et la douzième contre la mode et ses abus. » L'abbé Goujet n'est pas beaucoup moins prolixe que Petit ; il étend même les arguments de la neuvième et de la dixième satire, que l'auteur avait simplement intitulées : *Contre la critique* et *Contre la guerre.*

Exempt de cet orgueil du poète, que le progrès de nos mœurs modernes n'a que bien peu atténué, Petit a porté sur lui-même, avec une modestie sincère, le jugement suivant : « Chacun a sa sorte de génie, et le mien n'eut jamais rien d'amer. J'avoue qu'il n'est pas d'une grande élévation ; ainsi ma

muse chante assez uniment. Elle n'est point soutenue de ces expressions fortes et recherchées qui font la grande beauté d'un ouvrage, et qui obligent souvent à se récrier. Enfin vous ne la trouverez pas trop riche, n'étant point de ces hardies voleuses qui se parent à tout propos du bien d'autrui. Elle a un peu de facilité, je pense que c'est tout ce qu'elle a de bon. »

Goujet et Viollet-Le-Duc (*Bibliothèque poétique*) se sont crus, en citant une partie de ce passage, dispensés d'apprécier eux-mêmes Louis Petit ; le premier a seulement insinué, non sans malice, que « le poète disait peut-être plus vrai qu'il ne pensait ; » l'autre a parlé brièvement du côté *terre à terre* des satires. Cette humilité qu'on lui reproche a-t-elle donc tant nui au talent de Petit? Il a voulu rester modeste ; il n'a pas trop présumé de ses forces ; ne portant pas ses vues au delà d'un certain idéal de poésie bourgeoise, honnête et sensée, il l'a presque atteint, et, à tout le moins, il a su se préserver de ces chutes grotesques qui ont fait *trébucher de si haut* de bons esprits fourvoyés, le Chapelain de *la Pucelle*, le Boileau de l'*Ode sur la prise de Namur*. On est tenté de pardonner à notre auteur le ton trop souvent vulgaire et rampant de sa poésie en faveur du genre auquel il s'est circonscrit, et de la parfaite convenance avec laquelle il l'a traité ; il n'est que juste de le

louer aussi pour son originalité, qui le porte bien rarement à l'imitation des satiriques latins, pour son observation sévère sans être mordante, et qui reste toujours de bon ton et de bon goût; enfin il semble surtout s'être attaché et avoir réussi à peindre, d'après lui-même, *des bonnes gens de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin*[1]. L'ingénieux éloge de Molière et de Racine revient souvent, toujours bien amené, dans les vers de Petit; il met judicieusement Scarron hors pair parmi les poètes burlesques, et si les préjugés de son temps lui dictent de maladroites plaisanteries contre Descartes et Copernic, la sagacité de ses appréciations littéraires est rarement en défaut :

... Desportes, Ronsard
A l'immortalité n'ont plus guère de part,
Le temps qui tout flétrit, le temps qui tout efface,
Fait que Malherbe aussi devient vieux et se passe[2].

Petit a eu un autre mérite, et qu'il importe de proclamer : en pleine gloire militaire du XVIIe siècle, au bruit même des victoires si chèrement achetées de Louis XIV, il a eu le courage d'écrire une satire *contre la guerre*, ses misères et ses infamies; cette satire nous apparaît comme le revers

---

1. Ce sont les propres expressions de Furetière, parlant de lui-même, au début de son *Roman bourgeois*.
2. Satire IV.

de la médaille de cette époque brillante, elle abonde en traits où se mêlent la colère et la pitié :

La belle fiction qu'il y croît des lauriers !
Quant aux tristes cyprès, ils y sont à milliers. .
Notre âme cependant, de louange affamée,
De cette fausse gloire avale la fumée...
Daphnis, qu'ont mérité ces villes désolées,
Ces vieillards égorgés, ces vierges violées ?...

Le grand Corneille, qui avait l'âme fière, un peu hautaine, de ses héros castillans ou romains, et qui n'a jamais glorifié la guerre que quand elle arme les citoyens contre l'étranger envahisseur, a dû serrer plus d'une fois la main de l'ami qui lui lisait ces nobles vers. On peut croire aussi que le *réalisme* amer, la raillerie à froid dont les satires de Petit portent souvent l'empreinte n'auraient pas déplu à un maître peu suspect de tendresse pour les poètes élégiaques et les rimeurs à nacelle, un autre enfant de Rouen, le plus grand après Corneille, le romancier Gustave Flaubert.

OLIVIER DE GOURCUFF.



DISCOURS SATYRIQUES ET MORAUX OU SATYRES GENERALES.



A ROUEN
Chez RICHARD LALLEMANT, proche
les R R. P P. Jesuittes.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE MONTAUSIER

MONSEIGNEUR,

L'HONNEUR *que vous me faites de trouver bon que je vous dédie mes Satyres leur est sans doute un grand avantage, puisque c'est la seule chose qui les puisse faire valloir. Aussi, Monseigneur, je n'aurois jamais eû la hardiesse de leur faire voir le jour, sans que vous m'avez assûré avec vôtre sincerité ordinaire que je pouvois les y faire paroître. Je l'ay donc crû sur vôtre parole, et j'ose vous les presenter, purgées le mieux qu'il m'a esté possible des défauts que vous y aviez re-*

marquez. Je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de les recevoir comme une marque de reconnoissance de toutes les bontez que vous avez toûjours eües pour moy sans les avoir jamais meritées. Si ma Muse est assez heureuse pour plaire au public, à la bonne heure. S'il lui refuse son approbation, dont il est rarement liberal, la vôtre, Monseigneur, m'empeschera d'en avoir du chagrin, et il me suffit qu'elle vous plaise :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Si vous n'estes pas du nombre par vôtre naissance, quoy qu'illustre, vôtre merite vous en rend tout-à-fait digne. Le plus grand de tous les roys l'a rendu incontestable par les titres avantageux dont Sa Majesté a bien voulu vous honorer, et particulierement, confiant à vos soins et à vôtre sagesse ce qu'il avoit de plus precieux et de plus cher. C'est la juste récompense de cette fidelité inviolable que vous avez toûjours eüe pour Sa Majesté. Toute la France sçait, Monseigneur, et l'Histoire ne s'en taira pas, avec quelle generosité vous remplîtes vos devoirs durant les dernieres guerres civiles, et

en quels perils vous exposastes vôtre vie pour le service de nôtre auguste Monarque. Ce seroit là un beau champ pour m'étendre, si les loüanges ne vous déplaisoient pas autant que vous vous plaisez dans les actions genereuses. Cette raison m'empesche de pousser plus loin celles dont vous estes si digne, et par vôtre fermeté d'ame, et par vôtre esprit penetrant, que le bon sens accompagne toûjours, et par vôtre probité inviolable, soûtenüe d'une pieté exemplaire. Enfin, Monseigneur, vous estes au premier rang des hommes illustres, et jamais personne n'en merita mieux le tître.

Verbum non amplius addam,

si ce n'est ce souhait :

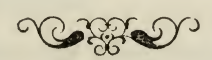
Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini !

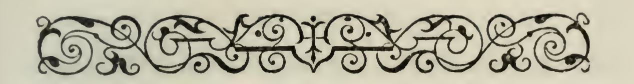
Je le fais avec le mesme zele dont je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obéïssant et tres-obligé serviteur,

L. PETIT.





AU LECTEUR

Vous direz sans doute, Lecteur, que je suis bien hardy de donner des Satyres au public, aprés celles qui y ont parû depuis quelques années, avec un applaudissement general qu'on ne pouvoit leur refuser sans injustice. Je vous assûre que je me le suis dit moy-même plus d'une fois, et je ne sçay pas trop d'où me vient cette hardiesse, ny si je m'en dois prendre à mon estoille, ou bien à une certaine vanité presque toûjours inseparable de ceux qui composent. Les petits poëtes, non plus que les grands poëtes, n'en sont point exemps. Je suis de ces premiers, et je puis dire avec plus de sincerité que ne l'a dit Horace, et mesme sans allusion à mon nom :

Parvus
Carmina fingo.

Vous verrez bien que je dis vray, si vous pre-

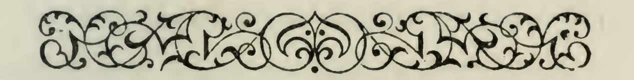
nez la peine de lire ces discours qui n'en veulent à personne en particulier. Cependant, sans que vôtre nom y soit employé. vous vous y trouverez en plus de six endroits. Ne vous en fâchez point, je m'y trouve en plus de douze. Pourquoy vous aurois-je épargné, puisque je ne me suis pas épargné moy-mesme? Si vous me dites que vous n'y rencontrez rien que vous puissiez vous appliquer, je vous répondray que vous vous connoissez mal, ou que vous n'estes pas sincere; je ne le dis point pour vous chagriner, mais pour vous tirer d'erreur.

Que cette liberté de parler ne vous oblige point à déclamer contre mes Satyres : cela ne seroit pas d'un honneste homme. Peut-estre ne vous plairont-elles point, parce que tout le monde y est en masque; mais chacun a sa sorte de génie, et le mien n'eût jamais rien d'amer. J'avouë qu'il n'est pas d'une grande élevation : ainsi ma Muse chante assez uniment, elle n'est point soûtenuë de ces expressions fortes et recherchées qui font la grande beauté d'un ouvrage, et qui obligent souvent à se récrier. Enfin vous ne la trouverez pas trop riche, n'estant point de ces hardies volleuses qui se parent à tous propos du bien d'autruy. Elle a un peu de facilité, je pense que c'est tout ce

qu'elle a de bon. Qu'il n'y ait bien des choses à reprendre dans mes vers, je ne m'en deffens point ; bien loin de cela : qui me les corrigeroit bien exactement me feroit un insigne plaisir. Enfin, Lecteur, condamnez-les, approuvez-les, ils n'en seront ny pires ny meilleurs. Je recevray vôtre censure sans chagrin, et vôtre approbation sans m'en applaudir ; ce sera assez pour moy si je puis dire sûrement :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.





LETTRE
A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER

Cette lettre est une espéce de satyre, où l'autheur dit qu'on ne peut rien écrire qui soit nouveau, toutes sortes de matieres étant épuisées; qu'il n'y a que le tour que l'on donne aux pensées qui les fait paroître nouvelles; que tous les poëtes sont de grands voleurs, et que la maniere des anciens satyriques qui nommoient les gens ne doit point estre imitée.

MONTAUSIER, *de qui l'ame et si grande et si belle*
Eût toûjours la vertu pour compagne fidelle,
Pouvois-je à ces discours choisir un protecteur
Qui prist plus chaudement le party de l'autheur
Contre les traits jaloux que lance la critique,
Dont presque tout le monde en ce siecle se picque ?
J'en veux, comme tu vois, à ce débordement
De vices éclatans qui regnent hautement,
Et dont l'authorité par tout est reconnüe

Comme si d'un edit elle étoit soûtenüe.
Aujourd'huy que de gens hurlent avec les loups!
On mesure le sage à la regle des fous.
Un cœur comme le tien, nourry dans la droiture,
En a de la douleur, en gémit, en murmure.
Loin donc de me blâmer, tu me sçauras bon gré
De m'estre en ces discours hardiment déclaré
Contre une mer d'abus, dont trop de sages testes
Vont temerairement essuyer les tempestes.
Mais quelqu'un me dira : « Dequoy t'avises-tu,
Toy dont le nom obscur est à peine connu?
Dans ces vers qu'au public ta foible Muse expose,
Parle, présumes-tu nous dire quelque chose
Qu'Horace, Juvenal, Perse, n'ayent point écrit,
Et qu'aprés eux Regnier et Boisleau n'ayent pas dit?
De ces rimeurs françois, dont les nobles pensées
Dans l'esprit d'Apollon semblent estre puisées,
Esperes-tu pouvoir atteindre aux traits divins,
Ou bien les imiter en leurs heureux larcins? »
Je ne suis pas si vain, je sçay mieux me connoître;
L'écolier ne doit point s'égaler à son maître.
Je ne prens pas si haut ny mon ton ny mon vol;
Mais l'oiseau qui n'a pas la voix d'un rossignol
Se taira-t-il toûjours, et la douce fauvette,
Qui cede à ses fredons, sera-t-elle muette?
On me peut dire encor que mes discours moraux,
Qui battent seulement les vices generaux,

Faute de ce sel noir dont la pointe est amere,
Sembleront ennuyeux, n'auront pas dequoy plaire;
Que la satyre est fade, à moins que d'y marquer
Sans nul déguisement ceux qu'on veut attaquer.
Mais, Duc, n'est-il pas vray qu'elle passe pour crime
Lorsque du nom des gens l'autheur enfle sa rime?
Imiter en ce point le mordant Juvenal,
Quelque bien qu'on écrive, on écrit toûjours mal.
Il en coûta l'exil à cet autheur illustre,
Relegué vers le Nil en son seiziéme lustre,
Pour avoir dans ses vers fâché Domitien
En vomissant du fiel contre un comedien.
J'en pourrois nommer vingt sur la foy de l'Histoire,
Punis avec rigueur de leur satyre noire.
Que de l'Areopage étoit sage l'edit
Qui sous peine bien dure aux poëtes deffendit
De jamais employer dans un vers satyrique
Le nom d'aucun sujet de cette Republique.
En user autrement montre un barbare cœur,
De qui le noir chagrin va jusqu'à la fureur.
Il faut estre plus doux, et retenir sa bile.
Qui raille doit railler d'une façon civile.
Quand un poëte n'a pas tout-à-fait répondu
A ce que de sa Muse on avoit attendu,
Le faut-il étrangler? A quel droit en médire?
On a beau se piquer de l'art de bien écrire,
Les rimeurs delicats et les plus raffinez

Des censeurs ont senty les traits empoisonnez.
Je n'en excepte pas ces gens vains qui, sans tîtres,
Des ouvrages d'autruy se sont faits les arbitres,
Et qui dans leur cabale ont un si grand credit
Qu'à ce qu'ils ont jugé la cabale applaudit.
Seuls ils ont le bon goût, si l'on veut les en croire;
Le sublime aujourd'hui leur doit toute sa gloire,
Et, si vous n'estes point couché sur leur état,
Fussiez-vous un Brebeuf, vôtre vers semble plat.
Aprés tout, sage Duc, il est bien difficile
De joindre heureusement l'agreable à l'utile,
Et de rendre des vers doux et majestueux.
Que de galimatias se trouve aux plus pompeux!
Combien de traits hardis, à force de figure,
Font souvent que des vers la lumiere est obscure;
Qu'il faut lire, relire, afin de penetrer
Le vray sens de l'autheur où l'on ne peut entrer?
Beaucoup sont entestez de ces fortes manieres,
Et passent, s'il le faut, les semaines entieres
A mettre seulement quatre vers en ragoût:
C'est ce que ces autheurs appellent le bon goût.
Mais qui peut se vanter, tant modernes qu'antiques,
De n'avoir point bronché dans des vers magnifiques?
On veut dans les plus beaux, outre la majesté,
Et de l'invention et de la nouveauté.
C'est ce que rarement on voit dans les ouvrages.
Nos chantres d'aujourd'huy pillent ceux des vieux âges,

Et qui leur parleroit de restitution
Les jetteroit bien-tôt dans la confusion,
Comme y fut autrefois la corneille volleuse
Dont leur sert de leçon la fable ingenieuse.
Ah! si sur le Parnasse on pendoit les volleurs,
Que l'on verroit en l'air de squelettes d'autheurs!
MONTAUSIER, *c'est en vain qu'on creuse sa cervelle*
Pour en faire couler quelque source nouvelle,
Et, s'il faut que toujours sur un dessein nouveau
Roulle vôtre sujet pour estre trouvé beau,
Il ne faut plus rimer, puisque nos jeunes plumes
Tirent leurs plus beaux traits des anciens volumes.
Le plus vaste sujet, dans sa fecondité,
Fait de l'invention voir la sterilité.
Combien voit-on d'autheurs dire la même chose,
Et repeter en vers ce qui s'est dit en prose!
L'art ne va pas plus loin, mais il a ses detours.
A la même pensée on donne divers tours,
Chacun selon le feu qui pousse son genie;
Ainsi l'invention se peut dire infinie,
Et, variant toûjours quelque chose aux vieux traits,
Le noble art de rimer ne s'épuise jamais.
Si je le possedois de la haute maniere,
De ces chantres fameux que sur Pinde on revere,
Et dont les divins chants roullent sur ces grands tons
Qu'apprennent les neuf Sœurs et leurs chers nourrissons,
Sur ta rare valeur, sur ta vertu sublime,

Sur mille autres talents qui t'acquierrent l'estime
De LOUIS, *dont le nom remplit tout l'univers,*
Je sçaurois épuiser la source des beaux vers.
Mais plaire à ce heros si digne qu'on l'admire,
Duc, c'est un digne éloge, et même c'est tout dire.





SATYRE I

Elle est contre l'ambition, contre l'avidité des richesses et contre la volupté. L'autheur fait voir qu'elles ne peuvent rendre l'homme content, luy laissant toûjours le cœur vuide et ne servant qu'à luy faire commettre des crimes et des injustices.

JUSQU'ICY *de l'amour j'ay chanté les tendresses*
Dans mille vers badins à de jeunes maîtresses;
Mais ma Muse aujourd'huy prend d'autres sentimens
Qui s'accorderont mieux avec mes cheveux blancs.
Il est temps de quitter l'esprit de bagatelle,
A des vers serieux la Satyre m'appelle,
Non pour mordre les gens, mais pour les corriger
Des vices où souvent on les voit s'engager.
Homme, dans ce discours qu'aujourd'huy je t'addresse,
Je veux de ton esprit te marquer la foiblesse
Dans ton ambition, dans cette horrible faim
De l'or qui, te charmant, te dévore le sein;
Dans cette folle ardeur qui te pousse et t'anime

A l'amour des plaisirs qui ne sont point sans crime ;
Dans ces projets enfin l'un sur l'autre entassez,
Sur quoy jamais ton cœur ne t'a dit : « C'est assez. »
Homme trop plein de toy, ta misere est extresme
D'employer tous tes soins à te tromper toy-mesme!
Incertain du moment de ton arrest de mort,
Tu prétens t'établir le maître de ton sort.
Tu fondes tes desseins sur ta fausse prudence,
Comme si l'avenir estoit sous ta puissance,
Et, sans jamais borner ton cœur ambitieux,
Tu veux que l'on te place au rang des demi-dieux.
Si le Ciel, te tirant de la masse commune,
T'éleve dans l'éclat d'une haute fortune,
Encore qu'à luy seul tu doives ta grandeur,
Tu dis que ton merite en a fait la splendeur.
Plus ton pouvoir s'accroist, plus ton bon-heur augmente,
Plus aussi ton orgüeil te rend l'ame insolente ;
Et, sans jetter les yeux sur ton estre mortel,
Tu voudrois t'élever à toy-mesme un autel !
Mais tu verras bien-tost ta gloire évanoüie ;
La Parque, en separant le fil où tient ta vie,
Détruira ce beau plan des desseins que tu fais,
Et le tombeau sera ton temple et ton palais.
Je parle à vous, heros de qui l'ame est si fiere :
Que serez-vous un jour ? Un amas de poussiere.
C'est ce qui restera des titres fastueux
Qui donnoient de l'éclat à vos noms si fameux.

Meslez cendre royale avec cendre rustique,
Y distinguerez-vous quelque marque héroïque?
Non, le débris du corps du miserable Irus
Est pareil à celuy du corps du grand Cyrus.
De vos poëtes flatteurs les rimes empoullées,
Ces marbres ciselez, ces riches mausolées,
Ce pompeux appareil, ces ornemens divers
Dont l'on pare un cadavre en l'immolant aux vers,
Feront chez nos neveux vivre vôtre mémoire;
Mais que gagnerez-vous à cette fausse gloire?
Vos faits, si bien écrits par un historien,
Sont pour les curieux, et pour vous ne sont rien.
Ce heros, dira-t-on, fut l'honneur de son âge;
Il eut de la valeur, il fut craint, il fut sage,
Toûjours il vint à bout de ce qu'il resolut;
Sa gloire cependant a pour tout fruit : « Il fut. »
Il fut! Mais que fut-il? Une argile vivante
Pour un temps assez court, et chaque jour mourante,
Des maux les plus aigus le pitoyable objet,
De l'inconstance enfin le malheureux joüet.
Dites-moy si l'Histoire a ranimé les cendres
De ces fameux Cesars, de ces grands Alexandres,
Et si, depuis le jour que la Parque les tient,
De leurs arcs triomphaux leur esprit se souvient?
Depuis que leur corps froid sous le marbre repose,
Goûtent-ils le plaisir de leur apotheose?
Par elle ils prétendoient la Parque deffier,

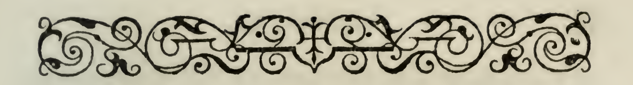
Et cependant ils n'ont qu'une vie en papier.
Ne vous flatez donc point, vous que la gloire appelle :
Vous n'aurez qu'à leur mode une vie immortelle.
Au moment qu'un heros cesse de voir le jour,
C'est en vain qu'on le loüe, à l'éloge il est sourd.
Les termes si fleuris des oraisons funébres
Ne se font point entendre au païs des tenébres.
La folle vision dont l'on s'est entesté
D'attendre des mortels son immortalité !
Qu'il faut, pour s'en flatter, avoir l'ame payenne !
On ne peut l'esperer que d'une mort chrétienne.
Mais elle n'est pas trop de vôtre goût, puissans,
Dont les plaisirs en foulle occupent tous les sens,
Que la fureur de l'or si vivement enflamme,
Et dont l'ambition occupe toute l'ame.
Que vous estes à plaindre avec tous vos plaisirs,
Qui ne sçauroient remplir vos trop vastes desirs !
Vous employez en vain et l'or et l'artifice
Pour faire qu'à souhait vôtre cœur s'en remplisse :
Il seroit vuide encor, quand de tout l'univers
Vous auriez assemblé tous les plaisirs divers.
Ce cœur trop alteré sans fruit les sollicite,
Pour sa capacité leur bande est trop petite,
Et tel dont il faisoit son suprême bon-heur
Souvent a moins duré que la plus tendre fleur.
Mais vous qui de désirs sentez vos ames pleines,
Ne comptez-vous pour rien les chagrins et les peines

Dont vous payez si cher vos plaisirs criminels?
Que malgré leur douceur ils deviennent cruels!
Combien, pour en jouïr, faites-vous d'injustices!
D'un vice vous passez presque par tous les vices.
Ah! pour vous contenter que ne faites-vous pas?
Violences, poisons, lâches assassinats,
De ces honteux plaisirs sont la suite funeste.
Mais, hommes sensuels, qu'est-ce qui vous en reste?
Des regrets éternels, et de cuisans remords,
Qui passent en douleur les plus cruelles morts.
Bien que l'on vous dérobe à ce juste supplice
Dont il falloit punir vôtre noire malice,
Et qu'un juge gagné vous sauve injustement,
Vous vous rendez vous-mesme un autre jugement;
C'est des grands scelerats la premiere vengeance
Dont le Ciel irrité punit leur insolence
Beaucoup plus rudement que sur les échaffauds,
Puisqu'ils ont dans le sein mille cruels bourreaux.
Parlez, vous de qui l'or est le dieu veritable,
Vous, dis-je, dont le cœur en est insatiable,
Eh! n'en avez-vous pas plus qu'il ne vous en faut
Pour porter vôtre luxe au degré le plus haut?
L'abondance est chez vous, vos palais magnifiques
N'ont-ils pas épuisé les plus riches boutiques?
Meubles, lambris, plat-fonds, tout y charme les yeux;
Vos cabinets ornez de vases précieux,
Vos jardins enchantez, vôtre horrible dépense,

Accusent hautement vôtre trop d'opulence.
Enfin vous avez tout, et tout vous manque encor.
En vain donc, mal-heureux, amassez-vous tant d'or.
Quoy! prolongera-t-il le cours de vos années?
Quoy! pourrez-vous tenir les heures enchaînées,
Qui, marchant sans retour, d'un pas precipité,
Vous disent tous les jours : « Avare, homme enchanté,
Dessille-toy les yeux, voy nôtre diligence;
Nôtre rapidité marque ta décadence,
L'affreuse mort nous suit, se reglant sur nos pas,
Et frappe de sa faulx quand on n'y pense pas.
Elle n'a nuls égards, elle est inexorable;
Quand elle est impréveüe, elle est épouventable!
Penses-y, pauvre fou, songe à t'y préparer,
Et que ta soif de l'or te laisse respirer.
Borne de tes desirs la vaine inquiétude.
Ta goutte avec cet or devient-elle moins rude?
Dors-tu de meilleur somme, et plus tranquillement?
Si ta bouche le dit, ton cœur sçait qu'elle ment.
Mais, heures, taisez-vous, quoy que vous puissiez dire,
L'or sur l'avare cœur s'est acquis trop d'empire,
Son mal est incurable, il n'en veut point guerir;
Mesme en le guerissant on le feroit mourir.
Cet enfant du soleil, malgré sa tyrannie,
Est pour ce mal-heureux le charme de la vie.
Amasse, homme alteré, sois plus riche qu'un roy,
Tout cet or amassé ne sera pas pour toy;

Au fort de la fureur de tes desirs avides,
La Mort en un moment t'en rendra les mains vuides,
Et, lors qu'il te faudra succomber sous ses traits,
Que d'inutiles pleurs, et que de vains regrets!
Un linge sur ton corps sera tout l'équipage
Qu'on te préparera pour l'éternel voyage.
Mais vous, ambitieux, esprits toûjours rongez,
Entre mille desseins vainement partagez,
Et dont le faste aspire aux dignitez sublimes,
Que pour y parvenir vous commettez de crimes!
Les orgueilleux projets de vôtre ambition
Appellent au secours dissimulation,
Bassesse, cruauté, trahison, injustice,
Et vôtre cœur se rend leur malheureux complice.
Mais qui court aux honneurs aux dépens de l'honneur
N'en eût jamais un grain de bien vray dans le cœur.
D'ailleurs, si le succés répond à vôtre attente,
Dites-moy si vôtre ame est pleinement contente.
« Oüy », me répondez-vous. Pourquoy dans vôtre sein
Roullez-vous donc toûjours quelque nouveau dessein?
Non, vôtre vanité n'est jamais satisfaite.
Plus on a de grandeur, et plus on en souhaite;
L'ambition du cœur ne se peut mesurer:
Tient-il ce qu'on l'a vû si long-temps desirer?
Comme s'il n'avoit rien, il est toûjours en queste;
Cette ambition croît, et jamais ne s'arreste.
Chacun cherche à son sort toûjours nouvel éclat;

L'abbé le mieux rempli veut devenir prélat;
Le prélat au chapeau, tout plein d'ardeur, aspire;
Le marquis, au duché; l'électeur, à l'Empire,
Et, tant l'ambition met l'esprit à l'envers,
Le plus puissant monarque aspire à l'univers.
L'ambitieux enfin, trop plein de son merite,
Croit toûjours sa grandeur encore trop petite,
Et ses vastes desirs sans bornes, sans milieu,
Seroient vuides encor quand il deviendroit dieu.
Mais, malgré sa grandeur, la fortune s'en joüe;
Souvent elle l'éleve au plus haut de sa roüe,
Afin de faire voir qu'elle l'y fit monter
Pour avoir le plaisir de le précipiter.
Tu l'adores pourtant, cette aveugle infidelle,
Cœur tout pestry d'orgüeil, cœur plus aveugle qu'elle;
Et, malgré la raison et ses sages discours,
A sa divinité tu consacres tes jours!
Eh bien, crois en grandeur, ta gloire rassasie;
Détrône, si tu peux, les maîtres de l'Asie;
Va jusqu'où peut aller le plus ambitieux;
Fais-toy de ton vivant mettre au nombre des dieux :
Il faudra, malgré toy, qu'à la mort tu te rendes,
Et qu'en simple mortel sans honneurs tu descendes
Dans le triste tombeau qu'elle t'a destiné.
Penses-y, si tu veux, l'arrest en est donné. »



SATYRE II

Elle est contre beaucoup de défauts et de vices en general; et, par les portraits d'un médisant de profession et celuy d'une dame déterminée à faire toûjours l'amour, l'autheur fait voir que l'on ne se corrige guere des vices d'habitude.

N'ARRESTEREZ-VOUS *point vôtre langue insolente?*
A l'abbé Gandolin disoit un jour Orante :
Elle fait que chacun vous hait dans le quartier.
— Non, luy répondit-il, faites vôtre metier;
Pour moy, je fais le mien; médire est mon caprice,
Ce que j'estime plus qu'un riche benefice.
Contentez vos amours avec vôtre blondin,
Je veux parler de tout et faire le badin.
Vous dites que je porte une langue impudente;
Mais toutes ces chansons que dans Paris on chante
Sur vous, sur Béatrix, sur Lise, sur Iris,
Font bien mieux vos portraits que tout ce que je dis:
Elles en disent plus que je n'en sçaurois dire,
Quand j'employerois un an tout entier à médire.

Eh! pourquoy se fâcher, soit que l'on mette en chant
L'intrigue de la dame avecque le galant,
Soit que dans l'entretien on la debite en prose?
La prose ny les vers ne font rien à la chose.
Que le bruit s'en répande, ou qu'il soit étouffé,
Le pauvre époux n'en est ny plus ny moins coiffé;
Il ne laisse pas d'estre une honneste personne,
Et l'épouse n'en est ny plus ny moins friponne.
Voulez-vous empescher qu'on ne parle de vous,
Belles? Ne fraudez point les droits de vos époux;
Soyez femmes de bien, les langues seront sages,
Et l'on ne verra plus de médisans ouvrages;
Dés que les bonnes mœurs on ressuscitera,
On ne médira plus, la Satyre mourra.
Mais, dans mille sujets de faire une satyre,
Ah! qu'il est mal aisé de s'empescher d'écrire!
Si j'avois ce talent, sur les vices du temps
Je vomirois des vers pleins de fiel et mordans.
On y verroit des mœurs une vive peinture
Que je sçaurois sans fard tirer d'aprés nature;
Et, déclamant ainsi contre tous les abus,
Je suis seur qu'au public mes rimes plairoient plus
Que beaucoup de sermons, tous remplis d'éloquence,
Des orateurs sacrez qu'admire nôtre France.
La Satyre elle-même est un prédicateur
Dont jamais le discours ne doit estre flatteur.
Encor qu'à quelques-uns elle échauffe la bile,

Il luy faut donner cours parce qu'elle est utile.
Qui se fâche d'y voir ce qu'il fait hardiment,
Et dont il doit rougir, se fâche injustement.
Mais, me répondrez-vous, les plus forts satyriques
Jamais n'ont pû guérir les maux des republiques ;
Nommez-m'en une seule où, malgré tant de loix
Faites si sagement, avecque tant de poids,
Chacun ne suive pas l'attrait qui le domine.
A-t-on pû dans pas une étouffer la rapine?
Parcourez bien l'histoire, et, dans tous les États,
Vous trouverez toûjours les mesmes scelerats,
Des juges corrompus, d'incontinens pontifes,
Et de hardis volleurs armez de longues griffes,
Qui ravissent le bien des gens indeffendus,
Sans que l'on en ait vû que fort peu de pendus.
Mais les plus gros larrons, bien garnis de finance,
En appointant le juge, esquivent la potence.
Pouvoit-on mieux dauber les gens qui riment mal
Qu'a fait l'imitateur du fameux Juvenal?
Cependant, en dépit de ses fines satyres,
Nous voyons tous les jours des vers encore pires
Que ceux de tant d'autheurs que sa Muse a bernez.
Combien de madrigaux, de sonnets mal tournez,
De contes ennuyeux, de rondeaux pitoyables,
De ballades sans sel et d'odes miserables,
De réduit en réduit courent effrontément!
Qu'il en est en nos jours un grand débordement!

Mais de le réprimer personne n'est capable,
Des poëtes la fureur fut toûjours indomptable.
D'ailleurs, on a tout dit; ainsi de ces discours
La prudence voudroit qu'on arrétast le cours.
On hait trop la redite, elle ennuye, elle lasse;
La seule nouveauté fait l'attrait du Parnasse.
— Mais le siécle fournit tant de sujets divers,
Dont un poëte mordant pourroit faire des vers!
— Orante, croyez-moy, la fureur de sa verve
Attireroit bien-tost le secours de Minerve;
Ses satyres seroient un fidéle miroir
Où sans trop se chercher chacun se pourroit voir,
Et, malgré qu'il en eust, sçauroit se reconnoître
Tel qu'il est en effet, non tel qu'il veut paroître.
Un asne, travesty sous la peau d'un lion,
Un jour sortit du bois pour saisir un mouton,
Et, pour mieux imiter le lion en colere,
Fit effort pour rugir, mais il se mit à braire.
Tout le monde n'est pas toûjours ce qu'il paroist;
Mais, malgré l'artifice, on n'est que ce qu'on est.
Parmy ces gens tout d'or dont le desir avide
S'est vû si-tost remply par un bon-heur rapide,
Dont le luxe effroyable et le faste arrogant
Sont toûjours soûtenus d'un air fier et morgant,
Que de faquins masquez d'une fausse noblesse
Ne se souviennent plus quelle fut leur bassesse!
Mais en vain ces veaux d'or marchent en orgueilleux,

Ils sont ce qu'ils étoient lors qu'ils étoient des gueux.
Ils ont beau se targuer de leur haute opulence,
La fortune jamais ne change la naissance ;
Ils ont beau s'allier à d'illustres maisons
Et charger de quartiers leurs nouveaux écussons,
Malgré les gros presens d'une fortune heureuse,
Ils se sentent toûjours de leur race poudreuse.
De quelque beau harnois qu'un cheval soit paré,
Il est toûjours cheval, malgré le mords doré.
Un de ces beaux messieurs, fils d'un vendeur de sarge,
Aprés qu'il se fut fait la conscience large,
Et marchant sur les pas des plus riches traittans,
Devint un gros monsieur, mais en fort peu de temps.
(Les gens vulgairement appellez gens d'affaires
Sçavent de l'interest les plus secrets mysteres.)
Il ne luy manquoit plus qu'un peu de qualité,
Sur une vieille tige il fut bien-tost enté
(Avec l'or on fait tout). Ses armes on prépare,
Et vous allez entendre une chose assez rare.
L'enseigne de son pere étoit un lyon verd ;
Aussi-tost l'écusson d'argent se vit couvert.
Un lyon de sinople ensuite l'on applique
Sur ce champ argenté, mais lyon magnifique,
Mais lyon lampassé, rampant, onglé, gueulé,
Ce qui sentoit beaucoup son noble signalé.
Ensuite il prit le nom d'une maison illustre,
Et par là prétendit mettre la sienne en lustre.

Certain marquis en eut un millier de loüis,
Marquis de qui les biens s'étoient évanouis,
Noble, mais qui devoit jusques à sa chemise,
Et, pour trancher le mot, gueux comme un rat d'église.
Jamais homme ne fut ny plus fat ny plus vain
Que (déguisons son nom) ce monsieur le Villain,
Tellement entesté de sa race nouvelle
Qu'il croit que sa noblesse est antique et réelle.
— Eh bien! que dites-vous de ce gros financier?
Il merite luy seul un discours tout entier.
— Mais, Orante, le monde est un vaste theatre
Où chacun fait son rôle en superbe idolâtre,
Puisque chacun s'adore, et croit que ce qu'il fait
Est tout ce qui se peut faire de plus parfait.
A sa mode chacun aime ses bagatelles.
Moy je mets mon plaisir à courir les rüelles,
Comme font les abbez à courir l'évesché,
Croyant qu'il leur est hoc parce qu'ils ont presché.
Il se debite là cent intrigues secrettes,
On y sçait assortir les galans, les coquettes;
Là je voy ces blondins qui se vantent souvent,
Mais dont le feu follet n'est payé que de vent.
J'y voy ces étourdis qui veulent que l'on croye
Qu'ils sont favorisez, qu'ils nagent dans la joye,
De leur felicité marquant l'heure et le jour
Mesme avant que d'avoir déclaré leur amour;
Là je voy quantité de Cadets Mascarilles,

Dont les corps ondoyans sont souples comme anguilles,
Et qui prennent tout l'air de ces fats si parfaits
De qui Moliere a fait les risibles portraits.
Là je me divertis de ces beaux politiques,
Enchantez, affamez de nouvelles publiques,
Raisonneurs importuns en matiere d'Estat,
Et prests à réformer ministre et potentat.
Là je voy ces fâcheux, dont jamais on n'approche
Qu'ils ne fassent sortir le rôle de leur poche,
Et qui dedans l'oreille, en dépit qu'on en ait,
D'un ton majestueux vous fichent un sonnet,
Un conte, un madrigal, une ode, une ballade,
Toûjours admirateurs de leur ouvrage fade,
Qui pourtant dans ces lieux trouvent des partisans,
Tous gens de bel esprit, mais non pas de bon sens.
Bon sens et bel esprit ne sont pas trop confreres:
L'un s'attache au réel, l'autre aux pures chimeres,
Et, pour vouloir toûjours penser trop finement,
Dans le discours obscur il donne frequemment.
Là je rencontre, enfin, de quoy toûjours médire,
Et je sçay ramasser milles choses pour rire,
Par quoy, divertissant les autres à leur tour,
Au monde curieux je sçay faire ma cour.
Orante, il en est peu dont l'oreille se lasse
D'entendre le recit de tout ce qui se passe
Dans les réduits badins du royaume coquet;
Mais ma langue jamais n'ajoute rien au fait,

Comme font ces pendards qui, par malice noire,
De mille faussetez vous brodent une histoire;
Qui tournent tout en mal, jusqu'aux honnestetez
Que font à leurs amans de civiles beautez;
Qui traittent une intrigue à peine commencée
De galante amourette un peu trop avancée,
Et vous plantent le bois sur le front d'un époux
Qui n'a lieu, tout au plus, que d'estre un peu jaloux.
Le monde est bien méchant! un pauvre amant soûpire,
Et la dame, qui craint que d'amour il n'expire,
Luy fait un petit bien, sans blesser son honneur
(Action charitable, et qui part d'un bon cœur).
Bien loin de l'excuser, bien loin de la deffendre,
On la pille, on l'écorche, on en dit pis que pendre.
Falloit-il la traitter ainsi cruellement,
Pour avoir empesché le trépas d'un amant?
Mais (chose à remarquer!) la moins honneste femme
Est celle qui toûjours la premiere déclame.
Eh! que n'a-t-on point dit d'Amarante et de moy!
Je n'en fais point le fin, j'ay langui sous sa loy,
Elle eût pour mon amour beaucoup de complaisance;
Mais, parce qu'elle étoit femme de conscience,
Malgré tous mes soûpirs et malgré tous mes pleurs,
Elle ne m'a payé qu'en legeres faveurs.
Oüy, malgré mes transports et mes inquiétudes,
Mon feu ne s'est nourry que d'amoureux préludes.
Eh bien, Orante, eh bien, parlez de bonne foy :

Dans tout ce long détail n'auroit-on pas dequoy
Faire une ample satyre et la rendre agreable?
C'en seroit desja fait si j'en étois capable.
Si le Ciel m'eust fait naître avec l'art de rimer,
Sur ce sujet fecond j'aurois sçû m'exprimer
D'une maniere forte, et j'ose dire heureuse,
Sûr qu'on n'eust point traitté ma muse d'ennuyeuse.
Mais, mon esprit n'ayant nulle part aux douceurs
De ce discours reglé qu'on apprend des neuf Sœurs,
Et m'étant déclaré l'Atila des sottises,
En prose j'accommode et marquis et marquises;
Mais j'entens seulement les sottes et les sots,
Et j'ay l'esprit content quand je dis ces bons mots
Qui roullent finement, que peu de gens attrappent,
Qu'à peine je retiens, qui malgré moy m'échappent,
Et qui ne plaisent pas au monde impertinent,
A qui d'un air malin je donne un coup de dent.
L'astre qui me conduit ce sentiment m'inspire,
Aussi c'est sans raison que l'on y trouve à dire.
Si je veux, dites-vous, la sagesse écouter,
De mon astre je puis l'ascendant surmonter.
Je le veux; mais chacun se plaist dans sa folie.
A trop d'austerité la sagesse nous lie.
Le nombre est grand de ceux qui le pensent ainsi,
Et vous qui me preschez, vous le pensez aussi.
Vôtre cœur rebuta cette facheuse hôtesse
Au moment qu'il ouvrit sa porte à la tendresse.

Sage et tendre à l'amour n'ont nulle affinité;
Ce qu'on dit au contraire est bien mal inventé;
On veut se contenter quand tout de bon l'on aime;
Mesme aimer autrement, c'est se haïr soy-mesme;
Il n'est rien de si sot que ces beaux sentimens
En termes si fleuris couchez dans les romans.
N'aimer que pour aimer, sans fruit, sans esperance,
Tient du visionnaire et de l'extravagance,
Et ce que là-dessus la Précieuse dit,
Orante, part bien moins du cœur que de l'esprit.
Que je vous sçay bon gré de la franche maniere
Dont vous faites l'amour, sans estre façonniere!
Vous en estes loüable, et, dans la verité,
Cela s'appelle avoir de la sincerité.
Mais qu'y gagneriez-vous quand vous feriez finesse?
En vain Amarillis trenche de la Lucrece,
Chacun sçait son intrigue, et que le beau Daphnis
D'une telle Vénus est le cher Adonis.
En vain contre l'amour l'hypocrite déclame,
En vain sous l'air de prude elle cache sa flame;
Aussi, pour m'expliquer sans nul déguisement,
Vôtre honneur et le sien pésent également.
Pour revenir à moy, ma langue médisante
Suivra jusqu'au tombeau sa naturelle pente.
« Abbé, me dites-vous, quelqu'un se déjoüera,
Et de vos gais propos vôtre dos pâtira,
C'est ce que tous les jours produit la médisance.

La médisance outrée outre la patience,
Et donne tant de force au premier mouvement
Que de prés la fureur suit le ressentiment!
Ne médisez donc plus. » Je le veux bien, Orante,
Pourveu que vous quittiez le rolle de galante,
Luy dit-il, renonçant pour jamais aux amours.
— Ah! luy dit-elle, abbé, vous médirez toûjours. »





SATYRE III

L'autheur y fait voir que la vie de la Cour n'est pas la plus heureuse; qu'il faut avoir une grande force d'esprit pour s'y gouverner en homme sage, et que la vertu y court de grands risques.

Tu t'étonnes, Daphnis, de me voir en province
Relegué pour toûjours, et renoncer à Prince,
A faveur, à fortune, à tous emplois, à Cour,
Choisissant pour retraitte un rustique sejour.
De ton étonnement à mon tour je m'étonne :
Car tu n'ignores pas le tourment que se donne
Un homme ambitieux, yvre de la vapeur
Dont la faveur enchante et flatte un foible cœur.
Que de tours, de détours, de ruses, de souplesses,
Que d'infidelitez, de fourbes, de bassesses,
Il faut mettre en usage afin de l'attirer,
Au hazard de passer sa vie à l'esperer!
La Cour n'est-elle pas un royaume d'esclaves
Qui volontairement se donnent des entraves?
L'air au matin pour eux est tranquille et serein,

Mais sombre vers le soir et de nuages plein.
Est-ce un employ charmant que de piquer le coffre,
Attendant chaque jour que l'occasion s'offre
De faire vôtre cour durant quelque moment,
Et de vous voir payé d'un regard seulement?
Regarde, cher Daphnis, la cruelle torture
Que depuis tant de mois l'abbé blondin endure
Pour trouver les moyens d'estre un asne mitré.
De tous côtez il queste un patron assûré;
Il en change souvent, il donne à tout, il brigue,
Et, pour y parvenir, il feroit une ligue
Avecque Lucifer, avecque Belzebut,
Si c'étoit le seul biais d'arriver à son but.
Mais il a beau briguer, on l'exclut à bon titre.
En vain cet ignorant se flatte d'une mitre.
Ce seroit seurement payer à trop haut prix
Un docteur sans science et deux sermons appris.
Ce fat ne sçait-il pas que ce qu'il sollicite
Ne s'accorde jamais qu'aux hommes de merite?
Aussi ne voit-on point aujourd'huy de prélat
Dont le profond sçavoir ne rehausse l'éclat.
Voy le soin vigilant d'Acante l'intrepide,
Qui, méprisant l'acier et le plomb trop rapide,
A le bras en écharpe et chemine en Vulcain.
Combien le mal-heureux fait-il de pas en vain
Pour obtenir du roy sa teste couronnée
Sur trois cens piéces d'or par Varin burinée!

Considere à loisir l'inconstance des vents
Qui font de tous côtez tourner les courtisans ;
Leurs desseins, leurs projets, sont fondez sur le sable :
La Cour, mon cher Daphnis, n'eût jamais rien de stable.
Voy celuy-cy banny, cet autre rappelé ;
Voy celuy-cy qui tombe, et cet autre ébranlé ;
Voy l'un que l'on éleve, et l'autre qu'on abaisse ;
Pour entrer en faveur voy comment on s'empresse :
Tu diras comme moy, vû ces soins infinis,
Qu'avec moins de rigueur des volleurs sont punis
Par les cruelles mains des bourreaux les plus rudes
Que n'est le courtisan par ses inquiétudes.
La Cour est une mer où de gros tourbillons
Fracassent les vaisseaux et les coulent à fonds.
Sur le meilleur voilier le plus sage pilote
Se perd où le vaisseau le pire de la flotte
Se sauve, dans le temps qu'on le croyoit perdu,
Et dans le port se trouve heureusement rendu.
Tu dis, pourtant, qu'elle est le centre du beau monde,
Qu'en plaisirs, qu'en grandeur, qu'en richesse elle abonde,
Et qu'on peut l'appeller un sejour enchanté.
Dis plûtost le séjour de l'infidelité,
Où l'on voit peu de gens dont les talents insignes
Les fassent honorer autant qu'ils en sont dignes,
Où s'en trouvent beaucoup qui sont d'un si bas prix
Qu'on pourroit assurer que le sort s'est mépris
Quand il les a traittez comme des gens d'élite,

N'étoit que la faveur connoît peu le merite;
Où l'on vous traitte enfin en homme du vieux temps
Si sur la probité roullent vos sentiments.
Là, le choix des heureux qu'on voit entrer en lice
Se trouve assez souvent l'ouvrage du caprice;
Là, vous voyez placer dans un poste éclatant
Tel qui rempa d'abord en homme de neant,
Et tel qui le traitta comme un homme à ses gages
Luy rend avec respect ses plus humbles hommages.
C'est à quoy mon cœur fier ne sçauroit s'abbaisser.
On ne peut cependant sa fortune pousser
Qu'en donnant de l'encens à ce honteux idole,
Lorsque de la faveur il est le ferme pole.
Estes-vous de son sang, n'importe à quel degré,
Des emplois les plus beaux vous estes assûré;
Et, fussiez-vous d'un fat une image parfaite,
Allez, produisez-vous, vôtre fortune est faite;
Vous n'avez plus l'esprit ny borné ny pesant,
Et jamais sous le ciel personne n'en eût tant;
Chacun vous applaudit, vous digne qu'on vous berne.
C'est ainsi, cher Daphnis, que la Cour se gouverne;
Socrate ny Solon n'en ont pas fait les loix:
Ne t'étonne donc point de tant de mauvais choix.
Cecy n'offense point ces gens d'illustre marque,
Choisis directement par un juste monarque,
Tel que le Grand LOUIS, *dont le discernement*
Marque un esprit solide, un profond jugement;

LOUIS, *ce vray soleil, dont la vive lumiere*
Ne penetre pas moins que par-tout elle éclaire ;
On sçait les respecter, mais il est peu d'heureux
Favorisez du Ciel d'un regard amoureux.
Cecy n'offense point ces hommes toûjours sages
Que leur belle ame a mis à couvert des naufrages
Que font là tous les jours des vertus de heros,
Qui, mal-heureusement entraînez par les flots
De milles passions que la fureur anime,
Pour de bas interests donnent les mains au crime.
Il ne faut point flatter : à moins d'un triple airain,
Toûjours un sage cœur n'y peut demeurer sain,
Tenté qu'il est toûjours de cent mauvais exemples.
L'or et l'ambition ont là de fameux temples,
De ces puissans demons les idoles flatteurs
Sçavent vous attirer par des appas menteurs.
Mais, estes-vous lié de leurs funestes chaînes,
Leurs charmes les plus doux se transforment en gesnes ;
Les traits de la vertu se trouvent effacez,
Vous rappellez en vain vos sentiments passez ;
La raison veut parler, l'interest la fait taire,
Et l'on se rend enfin esclave volontaire.
Aprés cela, Daphnis, me conseillerois-tu
D'aller vivre à la Cour, où tremble la vertu?
Je sens bien que la mienne a de trop foibles armes
Pour surmonter l'attrait de ses dangereux charmes.



SATYRE IV

Elle roulle sur ces paroles du Sage : *Le nombre des fous est infini.* L'autheur dit que la folie gouverne souverainement l'esprit de l'homme, que sans elle il n'auroit pas de quoy s'occuper; et, par diverses peintures des professions que l'on embrasse, il montre que tout est folie.

Ce que du siecle d'or l'antiquité raconte
N'est qu'une vision, n'est qu'un fabuleux conte.
L'homme a toûjours vécu comme il vit aujourd'huy,
Et jamais la raison n'a triomphé de luy.
De tout temps la folie est sa mere nourrice,
Il suit aveuglément ses loix et son caprice;
Faut-il donc s'étonner de cette quantité
De fous de tous estats dont le monde est gasté?
Il en est sous le dais, sous le froc, sous la mitre,
Et de sage Caton tel affecte le tître
Qui passe pour un fat, mais un fat achevé,
Et mesme pour un fou hautement approuvé.
C'est une nation d'une telle étendüe

Que, de quelque côté que l'on tourne la veüe,
Il s'en presente aux yeux, et qui n'en veut point voir
Doit les tenir fermez et casser son miroir.
Le sage qu'on nomma Sage par excellence
Ne prononça jamais de plus juste sentence
Que lors qu'il prononça comme une verité
Que le nombre des fous tient de l'infinité.[1]
Cependant la folie à l'homme est necessaire,
A moins que d'employer ses jours à ne rien faire.
Examinons un peu. Sans elle verroit-on
Tant de gens attaquez de la demangeaison,
Qui se peut appeller une espece de rage,
De donner au public ouvrage sur ouvrage?
Et, s'ils n'étoient pas fous, courroient-ils le hazard
De se voir critiquer par le tiers et le quart?
Si l'on n'étoit pas vain jusqu'à l'extravagance,
Oseroit-on sonder le fond de la science
Pour n'y comprendre rien aprés bien des sueurs?
Aussi que d'ignorans se font passer docteurs!
On a beau consulter ces morts de qui les plumes
Ont fait paroître au jour tant de doctes volumes;
Aprés les avoir lûs et dessus médité,
L'on sort peu convaincu d'aucune verité.
Ce fou si renommé, des atômes le pere,
Eut assez de raison pour un visionnaire,
Lorsque la verité dans un puits il logea;
On devine aisément ce qu'il entend par là:

Pour nos foibles esprits elle est toûjours voilée,
Infaillible pourtant quand elle est revelée;
En chercher d'autre icy, c'est travailler en vain;
Hors d'elle tout, enfin, roulle sur l'incertain.
Mais est-il sous le ciel un délire semblable
A celuy de quitter une vie agreable,
Tranquille, sans contrainte, et sortir du repos
Pour estre magistrat et vous charger le dos
D'un drap épais et lourd, que l'on vous taille en robe,
Qui du jour, tous les jours, la moitié vous dérobe?
Quoy! donner hardiment les dix mille loüis
Pour s'asseoir sur un banc semé de fleurs de lys,
Pour lire des écrits tous pleins de barbarie,
Pour n'entendre parler que de chicanerie,
Pour oüir déclamer Jan contre Nicolas,
Pour s'en aller ensuite entretenir des sacs,
Pour donner audience au plaideur miserable
Dont l'importunité fait qu'on le donne au diable,
Pour s'y donner aussi soy-mesme aveuglément,
Quand ou l'or ou l'amy préside au jugement,
Ou qu'en faveur d'Iris l'équité l'on neglige!
Il faut estre attaqué d'un furieux vertige,
Lorsque l'ambition de sa folle vapeur
Jusques à cet excés vous fascine le cœur.
Encor l'ambition seroit-elle excusable
Si l'on vous choisissoit comme un sujet capable
De tenir dignement le rang de senateur.

Mais, eussiez-vous l'esprit du plus fameux docteur,
Et fussiez-vous en droit un Cujas, un Bartole,
En sceussiez-vous assez pour en tenir école,
Eussiez-vous l'ame, enfin, pleine d'integrité
(Du parfait magistrat premiere qualité),
Faute d'argent comptant pour payer cet office,
On vous juge peu propre à rendre la justice.
Souvent Thémis en gronde et hautement se plaint
Que l'on mette en trafic son ministere saint,
Qu'on place sur les bancs (chose bien ridicule)
Des enfans dont la main sent encor la ferule,
Et qui, sans concevoir ny le droit ny le fait,
Sur des cas importans opinent du bonnet.
Ils se feront, dit-on, avec l'experience;
De juger, en jugeant, on acquert la science.
Oüy; mais c'est aux dépens d'un plaideur bien fondé,
Et de qui le bon droit tous les jours est frondé;
Loin de peser les voix, chez Thémis on les compte,
Et souvent pour le juge elle rougit de honte.
Ainsi le medecin, pour apprendre à guerir,
Ne met que trop de gens en état de pourrir.
Mais que de jour en jour le bon sens se débande!
Plaideur, vôtre folie est encore plus grande.
Vous voulez devenir un pilier de Palais;
Eh! que ne songez-vous à vous donner la paix!
Combien de pas perdus chez un juge severe
Qui, quand vous commencez à conter vôtre affaire,

Prend un front de Caton, avec l'air negatif,
Et vous répond souvent d'un ton rebarbatif.
Au secretaire ensuite il faut porter l'offrande
En beaux loüis comptans, dont sa main est friande,
Sans ce qu'il faut donner à l'avare greffier,
Qui vous vend à son mot parchemin et papier.
Le peuple chicaneur tour à tour vous rançonne,
Vous flattant faussement que vôtre cause est bonne.
Songez à vous tirer de la gueule des loups;
Mais je vous presche en vain : vous estes de ces fous
Qui, s'estimants heureux, bien qu'ils soient miserables,
Devroient estre logez avec les incurables.
Autre grande folie où donnent force gens,
Et dont le rude joug fait bien des mécontens,
C'est cet empressement qu'on a pour l'hymenée.
Ah! le pesant fardeau d'avoir femme et lignée !
Il n'est point sous le ciel d'estat plus mal-heureux,
Et c'est là, comme on dit, le grand chemin des bœufs.
Mais avecque le temps tout se rend supportable,
Jusqu'à ce bois honteux dont le poids vous accable;
Un mary s'apprivoise et voit le peu de fruit
Qui revient au jaloux d'avoir fait bien du bruit;
Mesme on en voit plus d'un s'armer de patience,
Quand sa corne devient la corne d'abondance;
En méprisant l'honneur et le qu'en dira-t-on,
Quand le payeur arrive, il sort de sa maison.
Pour se mettre à couvert de ce petit orage,

Janot crût avoir faict un vray trait d'homme sage
D'épouser une laide, et laide à faire peur;
Il en tient cependant d'une belle hauteur.
Soit sa facilité, soit ses beautez secrettes,
Seule elle a plus d'amans que six belles coquettes.
Mais, quand l'épouse est laide, ah! Ciel! que de chagrins!
Aussi, quand elle est belle, amis, cousins, voisins,
Marquis, abbez galans, et la race éternelle
Du peuple faineant, soupireront pour elle,
Et ce monde badin, plus aimable que vous,
Fera bien-tost, mary, que vous serez jaloux.
Belle ou laide, il n'importe, on court les mesmes risques
De porter sur le front deux petits obelisques.
Et puis mariez-vous! Pour qui? Pour des galans
De qui vous nourrissez tous les jours les enfans.
Passons, sans la folie iroit-on aux allarmes?
L'homme auroit-il forgé tant de diverses armes
Pour se nuire à soy-mesme, et, tout plein de fureur,
Porter chez ses voisins l'épouvente et l'horreur?
Quoy! des bouches de feu, des bombes, des grenades,
L'acier à deux trenchans qui fait morts et malades,
Ces pesans corselets dont se vest un héros,
Ces bois armez de fer, ces casques et ces pots
Dans quoy boult au soleil la cervelle d'un brave,
Du fier dieu des combats le rendroient-ils esclave?
Sont-ce là ces emplois si hauts, si glorieux,
Dont se trouvent charmez les fous des demi-dieux,

Qui, sans un bon pourquoy, se donnent plus de peine
Que n'en eurent les Grecs pour la coquette Helene?
L'insolence d'un fou vous fâche, vous déplaist :
Faut-il, pour vous venger, devenir ce qu'il est?
Oh! mais le point d'honneur! Ce n'est qu'une chimere;
Chacun le place où veut sa cervelle legere;
Les dames tous les jours se plaignent hautement
Qu'on a placé le leur trop delicatement;
Les hommes, à leur tour, trouvent de l'injustice
Qu'on ait planté le leur au bord du précipice,
Et qu'au front de l'époux l'épouse face affront
Au moment que la foy de l'hymen elle rompt.
Si de l'esprit humain le bon sens étoit maître,
On placeroit l'honneur au vray lieu qu'il doit estre :
Son centre naturel est la seule vertu.
Eh bien, braves heros, vous avez combattu,
Vôtre bras a creusé d'illustres cimetieres,
Vous avez subjugué les provinces entieres,
Et par-tout vous marchez pompeux et triomphans!
Mais vous estes toûjours esclaves de vos sens;
De folles passions vous tiennent à la chaîne,
Et mesme plus d'un vice en triomphe vous mêne.
Sçachez que qui du vice est le lâche sujet
Eût toûjours faussement la gloire pour objet;
Si l'on ne sçait se vaincre, on a tort d'y prétendre.
Je n'en excepte pas le fameux Alexandre :
Quand il auroit esté plus brave mille fois,

Et que le monde entier eust fléchy sous ses loix,
Bien que ses faits hardis tiennent de la merveille,
Il se vit trop souvent vaincu par la bouteille,
Avec trop de fureur il brûla pour Taïs.
Il t'en peut souvenir, noble Persépolis,
Miracle de tes jours; tu te vis consumée
Par le feu trop brutal de son âme enflammée.
Ce fut donc sans raison que ce fou furieux,
Flatté trop lâchement, fut mis au rang des dieux,
Et son amy Clitus avecque toy s'oppose
Au droit non merité de son apothéose.
Vous allez quereller un homme pour un mot:
Il a dit, dites-vous, que vous estes un sot.
O l'outrage sanglant! vraiment je vous admire!
Eh! ne deviez-vous pas vous-mesme vous le dire?
La sottise est chez vous au supréme degré,
Je vous en avertis, sçachez-m'en quelque gré.
Mais la folie enchante, agit en souveraine,
Chacun fait sa raison du penchant qui l'entraîne.
Depuis les grands seigneurs jusqu'aux moindres bourgeois,
On voit que tout le monde est content de son choix.
Ce sont pourtant des fous qui sont beaucoup à plaindre,
Qui de tous les côtez ont cent choses à craindre;
Mais des fous achevez, quoy qu'ils présument d'eux,
Si, vivant par caprice, ils s'estiment heureux.
Il n'est point de bon-heur sans raison, sans sagesse.
Sept sages, et non plus, on compta dans la Grece,

Où la science étoit dans un lustre éclatant ;
Je ne sçay si l'Europe en peut compter autant.
Chacun ne laisse pas de dire qu'il est sage,
Et croit sur son voisin avoir de l'avantage,
Le plaçant hardiment au rang des idiots.
Voicy, sur le sujet, un conte en peu de mots.
Un peintre, l'autre jour, un faiseur d'airs, un poëte,
Chacun vantant son art, se disputoient la droite,
Quand, pour se mocquer d'eux, un riche financier
Leur dit : « Que je vous plains avec vôtre métier!
Le mien vaut beaucoup mieux, et vous estes des bestes
Qui n'avez pas un grain de bon sens dans vos testes.
Pour gagner peu de bien, vous avec le pinceau,
Vous en mettant au jour quelque ouvrage nouveau,
Vous en faisant un air qui fort peu de temps dure,
Vous vous mettez tous trois l'esprit à la torture ;
Mais moy, sans me gesner, j'ay trouvé le moyen
D'amasser en deux ans un million de bien,
Mesme sans le secours d'aucune autre science
Que de m'accommoder avec ma conscience. »
Ce fou n'étoit pas fou, si vous interrogez
Ces gros riches du temps d'or et d'argent gorgez,
Qui, comme imitateurs de la premiere cause,
Ont sçû du pur néant produire quelque chose,
Et qui font qu'en nos jours par-tout on voit encor
Des rejettons de Juifs adorer le veau d'or.
Mais en ce siecle, helas! tout n'est-il pas folie?

Et, quoy qu'en sa faveur au contraire on publie,
Y voit-on autre chose? Examinons un peu.
Bal, comedie, amours, opera, festes, jeu,
Est-ce de quoy remplir une ame qui raisonne?
Mais c'est assûrément ce que ne fait personne.
Eh! comment raisonner, puisque dans sa prison
La folie a toûjours enchaîné la raison?
Dites à Licidas, ce coureur de ruelles,
Et qui n'a du talent que pour les bagatelles,
Que c'est d'un jeune fat le ridicule employ.
« Je suis, vous répond-il, aussi content qu'un roy;
Cajoler des beautez, leur conter son martyre,
Vaut mieux que gouverner un florissant empire;
Le commerce galant a pour moy tant d'attrait
Que sans luy la couronne au front me péseroit. »
Ce fou lit les beaux vers et les historiettes
Pour se rendre sçavant au tour neuf des fleurettes,
Et fait dans ses propos tomber à tous momens
Cinq ou six mots nouveaux couchez dans ces romans;
Mais d'un ton radoucy toûjours il les debite;
Il décide de tout, de l'esprit, du merite,
Et cinq ou six couplets de mauvaises chansons,
Qu'avec bien de la peine il tire de son fonds,
Luy font croire sa muse une muse divine,
Et qui doit l'emporter sur celle de Racine;
Enfin, s'il en est crû, c'est un heros d'esprit :
Le fat, pour son mal-heur, est le seul qui le dit.

Autre sorte de fou, jaune, mélancolique,
C'est Licas, qui bien-tost va devenir phtisique :
La cruauté d'Iris le met en cet état ;
C'est en vain qu'on prétend remontrer à ce fat
Qu'il faut abandonner les belles inhumaines :
« Tous les autres plaisirs ne vallent pas tes peines »,
Dit-il, en addressant l'apostrophe à l'Amour ;
Et, se croyant heureux de brûler nuit et jour,
Sa folie est d'aimer une adorable ingrate.
Il aime son tourment, son martyre le flatte,
Et le refrain d'un air qui n'est plus de saison
Le persuade mieux que toute la raison.
Remontrez à Naïs l'horreur de l'adultere,
Elle vous dira : « Bon! ce n'est pas une affaire ;
C'est un faux point d'honneur qu'on fait mal à propos,
Des belles le métier est de faire des sots. »
Les coquettes du temps en aiment fort l'ouvrage,
Et l'on voudroit en vain s'opposer à l'usage.
Chacun dans son desordre aujourd'huy s'applaudit,
Jamais honneur, bon sens, n'eurent moins de credit;
Le plus fou se croit sage en suivant son caprice,
Et bien-tost la vertu passera pour un vice.
Lise, dont la vieillesse a fané rose et lys,
S'attire des galans à force de loüis,
Et dit, pour excuser cette infame bassesse,
Que, puisqu'elle a vendu ses faveurs en jeunesse,
Elle doit, par justice, acheter les plaisirs

Que malgré ses vieux jours demandent ses desirs.
Quand j'entends reciter à l'homme vain Aronce
Ses heroïques vers du ton qu'il les prononce,
Ton qui me fait frayeur tant il est haut, guindé,
Je conclus qu'il est fou, s'il n'est pas possedé;
Ses mouvemens de bras, de corps et de visage,
Tiennent de la fureur, ou plûtost de la rage.
Quoy! pour faire valoir de miserables vers,
Faut-il se mettre ainsi le corps tout de travers?
Les meilleurs vallent-ils qu'on fasse ces figures
Et que d'un possedé l'on prenne les postures;
Qu'enfin, tout hors d'haleine, on s'excite la toux?
On dit vray quand on dit que les poëtes sont fous.
Souvent avec ce ton ils duppent les oreilles,
Dans leur bouche des vers sont autant de merveilles;
Mais souvent, quand dessus on proméne les yeux,
On en trouve méchant ce qu'on trouvoit de mieux.
Que si sur le papier, ainsi que les pensées,
Fausses souvent aussi, dures, embarrassées,
L'autheur eust exprimé son emphatique ton,
Peut-estre que l'ouvrage eust esté toûjours bon.
Cet Aronce, charmé du talent de la rime,
Croit que de tous les arts c'est l'art le plus sublime;
Il s'admire sans cesse, et ce poëte arrogant
Ne se changeroit pas contre un sur-intendant.
Sa carcace, dit-il, étant ensevelie,
Voila pour un jamais sa memoire abolie;

Dans l'éternel oubly s'abimera son nom,
A moins que son tombeau l'on dresse à Mont-Faucon,
Comme on fit autrefois à certains dont l'histoire
Garde fidellement la honteuse memoire;
Exemple fort utile à ces gros financiers
Qui du tresor royal reçoivent les deniers.
« Mais, tandis que mon corps sera mis en poussiere,
Mes vers majestueux seront mis en lumiere;
Chacun m'admirera, mon nom fera du bruit,
Et jamais mon travail ne se verra détruit.
O quatre fois heureux qui de ma Melpomene
Verra couler pour luy la magnifique veine!
Ce sera bien de quoy remplir sa vanité,
Puisqu'il peut s'assûrer de l'immortalité. »
Attendre tant d'honneur du talent poëtique,
Eh! n'est-ce pas vouloir passer pour frénetique?
Ce fou ne sçait-il pas que Desportes, Ronsard,
A l'immortalité n'ont plus guere de part?
Le temps qui tout flétrit, le temps qui tout efface,
Fait que Malherbe aussi devient vieux et se passe.
C'est là le sort des vers en langage vivant,
Des plus nouveaux un jour on en doit dire autant,
A moins que de fixer nôtre langue inconstante,
Qui suit le mouvement de nôtre humeur changeante;
Mais qui l'entreprendroit auroit, en verité,
De l'esprit (tout au moins) un ressort démonté.
Gorgon, beaucoup plus fou, se guinde jusqu'aux astres,

Et lit dans ces grands corps le bon-heur, les desastres,
Sur quoy roulle le sort de ces fous curieux
Qui font pour de l'argent interroger les cieux.
Quoy! croire un fou, mais fou dans le degré suprême!
Sçait-il ce qu'il luy doit arriver à luy-mesme?
La folle vision de s'estre imaginé
Que le sort d'un mortel soit à l'astre enchaîné;
Que ces noms fabuleux que l'on donne aux planettes
Versent, quand nous naissons, des amorces secrettes
Qui font également l'honneste homme et le fat,
L'homme de bonnes mœurs et l'homme scelerat;
Qu'enfin leur ascendant est toûjours invincible!
Astrologue, tu crois ta science infaillible?
Les astres t'ont parlé, t'ont appris leur secret?
Comment as-tu compris leur langage muet?
Dis-nous, en connois-tu la nature, l'essence,
Les operations, l'action, l'influence?
Parle de bonne foy, sçais-tu bien les raisons
De leurs éloignemens, de leurs conjonctions?
Si tu crois qu'à tes sens cela soit pénetrable,
Pauvre homme, ta folie est un mal incurable.
Mais beaucoup plus que toy pour fou l'on doit tenir
Qui te va consulter pour sçavoir l'avenir.
Aujourd'huy que de gens de petite cervelle
Se trouvent enchantez de cet art infidelle!
Cet autre extravagant avec son appareil
De soufleur, qui prétend engendrer le soleil,

Esperant du grand œuvre une bonne fortune,
Pourroist estre à bon titre empereur de la Lune;
Ce fou présume-t-il avecque ses fourneaux
Devenir createur du prince des métaux,
Luy qui d'eau ne pourroit créer la moindre goutte?
Plus d'un fou cependant ce roy des fous écoute;
Sur sa parole on souffle, et l'on souffle si bien
Qu'enfin le coffre fort n'est rempli que de rien.
Mais à quoy, d'ordinaire, aboutit sa science?
A se faire étouffer au haut d'une potence.
Dis-moy, peux-tu plus loin ta puissance porter,
Folie, et que peux-tu desormais inventer?
N'as-tu pas trouvé tout ce qui satisfait l'homme?
Tu luy fais un palais plus beau que ceux de Rome,
Et, comme s'il étoit formé de plus d'un corps,
Divers appartemens polis dedans, dehors,
Où l'art a le dessus sur la riche matiere,
Tu luy sçais préparer d'une rare maniere.
Mais, Folie, à quoy bon ce palais préparé,
Puisqu'on le peut loger dans dix pieds en quarré?
Il en faudra bien moins lorsque la noire Parque,
Qui traitte également et sujet et monarque,
Changera de ce fou le miserable sort
En luy parant le corps d'une robe de mort.
Pour divertir ce fou, d'autres fous tu fabriques,
Des chanteurs, des bouffons et des poëtes comiques;
Tu fais si bien enfin que, selon son penchant,

Tu préviens les desirs de cet extravagant.
Son luxe débordé, ses habits si bizarres,
Son train si magnifique et ses étoffes rares,
Ses meubles somptueux et ses mets si friands,
Sans doute ne sont pas l'ouvrage du bon sens.
C'est donc le tien, Folie, aussi bien que ses vices,
Mollement fomentez par l'excés des delices
Que tu fournis sans cesse à son cœur corrompu,
Qui, malgré cet excés, n'en est jamais repû.
Enfin, à dire vray, tout le monde radote,
Et chacun, comme on dit, est fou de sa marote.
Daphnis, hyer Ariston de ces vers me fit part,
Puis il me conjura de luy dire sans fard
Ce que j'avois trouvé de sa longue satyre.
« Oüy, sans déguisement je veux bien te le dire,
Luy dis-je, elle pourra passer assûrément ;
Bien des fous y sont peints assez naïvement,
Mais je t'y trouve peint au naturel toy-mesme :
Car enfin, Ariston, la folie est extrême
Quand serieusement on entretient des fous,
Et tu pourras passer pour le plus fou de tous. »





SATYRE V

EN FORME DE DIALOGUE

On y voit, sous le nom de Chrysante, la peinture de ces gens de la lie du peuple, devenus riches en peu de temps, insatiables de biens, insolens dans leur bonne fortune, et, sous celuy de Léonce, la peinture d'un homme de qualité, sage, et content de sa fortune médiocre.

CHRYSANTE, LÉONCE.

CHRYSANTE.

VOUS *me preschez en vain, il n'est que d'estre riche,*
Léonce, l'homme pauvre est une terre en friche;
Il ne sert que de nombre à la societé;
Comme inutile à tout, pour rien il est compté;
En ce siécle brillant il faut de l'opulence,
Elle vous donne tout, merite, honneur, naissance;
Vous estes écouté, chacun vous applaudit,
Et mesme auprés des grands vous avez du crédit;

8

Tel qui vous méprisa pour parent vous avoüe,
Et, vôtre sang, épais de limon et de boüe,
Se meslant tous les jours avec d'illustre sang,
Vôtre fille bourgeoise est dame du haut rang.
Léonce, dites-moy si ce monsieur Didasque,
Qui porta les couleurs, et qu'on nommoit le Basque,
Se verroit honoré plus que tel grand seigneur,
N'étoit que l'or a mis sa maison dans l'honneur ;
Il y voit croix de Malte, il y voit pourpre, mitre ;
On est avec cela gentilhomme à bon tître,
Des loüis à foison vallent des parchemins
Ridez, dattez du temps des plus vieux palladins.

LÉONCE.

Vous parlez en esprit qui n'est pas de l'étoffe
Que la sagesse employe à faire un philosophe,
Et vôtre cœur, gasté des maximes du temps,
Vous fait fouler aux pieds les nobles sentimens ;
Vous comptez donc pour rien la vertu, la sagesse,
Qui vallent beaucoup mieux que toute la richesse,
Et que ces titres vains dont vous estes charmé?
Chrysante, quand l'esprit au bon sens est fermé,
Il se trompe aisément, toutes ses connoissances
Se terminent toûjours aux fausses apparences ;
Il juge du bon fruit par sa belle couleur,
Et ne voit pas le ver qui luy gaste le cœur.
Le faux brillant de l'or est une douce amorce ;
Mais qui le sonderoit plus avant que l'écorce,

Qu'y découvriroit-il? Une source de maux,
Un foyer éternel des vices principaux,
Une mer de chagrins, de soins, d'inquiétudes,
Un assemblage enfin des tourmens les plus rudes;
Et l'ardeur de sa soif, qui jamais ne s'éteint,
En est un si puissant qu'il ne peut estre peint.

CHRYSANTE.

Léonce, selon vous, voila bien des miseres;
Je ne voy pas pourtant que tant de gens d'affaires
Qui, sans feu, sans soufflets, trouvent l'invention
De pousser le grand œuvre à sa perfection,
Se soient encore plains des tourmens que vous dites;
S'ils en souffrent, sans doute, ils sont bons hypocrites;
Mais leurs airs si contens et leur serenité
Sont d'assez bons témoins de leur tranquilité.
Ils en ont, en effet: cent mille écus de rente
Rendent assûrément la personne contente:
C'est dequoy se donner charges, terres, palais,
C'est ce qui fait venir les plaisirs en relais,
C'est un reméde seur au gonflement de ratte,
Et qui fait que jamais le chagrin ne vous matte.
Il faut donc tant qu'on peut amasser des tresors,
Puisqu'ils sont le plaisir de l'esprit et du corps,
Et travailler sans cesse avecque diligence
A s'attirer de quoy grossir son opulence.

LÉONCE.

Le funeste bon-heur! sans cesse desirer!

Chrysante, vôtre sort est bien à déplorer!
Ne mettre point de borne à l'amas des richesses!
Et pour en amasser faire milles bassesses!
Remper comme un serpent, et fléchir les genoux
Devant un opulent né coquin comme vous!
Je ne sçaurois flatter, vous le sçavez, Chrysante;
Ormont est comme vous d'origine rempante,
Il est vôtre patron, et vous tenez de luy
Tout cet or qui vous rend arrogant aujourd'huy.
Je ne méprise point vôtre basse origine
(C'est l'ouvrage du sort), mais l'orgueil qui domine
Vôtre cœur, trop enflé de vous voir opulent,
Me fait vous mépriser comme un homme insolent.
Avecque tout vôtre or, n'estes-vous pas le mesme
Que vous étiez au temps que la misere extrême
De vos biens paternels fut vôtre portion?
Avez-vous oublié vôtre condition?
Ne vous souvient-il plus d'avoir esté Champagne,
Laquais au pied leger comme un genest d'Espagne?

CHRYSANTE.

Oüy, oüy, je m'en souviens, et mesme avec plaisir;
Une fortune heureuse a passé mon desir.
Qu'elle m'a bien vengé de ma naissance obscure!
Vous voyez qu'aujourd'huy je fais bonne figure
Parmy ceux qu'on distingue, et, grace à mon esprit,
Riche comme je suis, je voy que tout me rit.
Que je dois aimer l'or, en dépit de l'envie!

J'ay toutes les douceurs qu'on goûte dans la vie ;
D'avoir fait ma maison je suis plus glorieux
Que si je la tenois du bien de mes ayeulx.

LÉONCE.

Mais mettez quelque borne à ce desir avide
Qui, malgré tout vôtre or, vous laisse le cœur vuide.
Eh! ne voyez-vous pas que vos immenses biens
A vôtre liberté sont de rudes liens?
Des esclaves d'Alger les plus pesantes chaînes
Ne leur font point souffrir de plus cruelles gesnes.
Comment donc pouvez-vous vivre tranquillement?
Le desir d'amasser n'est-il pas un tourment?
A-t-on ce qu'on vouloit, on veut toûjours encore ;
C'est une horrible faim qui ronge, qui devore,
Quand de l'ame une fois elle a sçû s'emparer.
Un hydropique boit sans se desalterer.

CHRYSANTE.

Ainsi raisonneroit un malheureux Socrate,
Affligé dans son cœur d'une fortune ingrate ;
Bien loin que l'or m'ait mis dans la captivité,
Léonce, de luy seul je tiens ma liberté ;
Avant qu'il m'eust charmé d'un regard favorable,
J'étois, et n'étois rien ; j'étois un miserable,
Dont obeïr toûjours étoit l'unique employ.
A vôtre avis, est-il une plus dure loy?
J'avois trois grands tyrans, maître, chagrin, misere,
Dont je suis affranchy, dont l'or m'a sçû défaire.

Mais vous, qui vous piquez de beaux raisonnemens,
N'auriez-vous pas mieux fait, et selon le bon sens,
D'apprendre le secret de remplir vôtre bourse?
Léonce, du bon-heur la richesse est la source;
Contre elle un philosophe aura beau déclamer,
Trop de charmes puissans engagent à l'aimer.

LÉONCE.

Chrysante, je suis riche, et plus que vous peut-estre.

CHRYSANTE.

Vous plus riche que moy! cela ne sçauroit estre.
Aujourd'huy je possede au moins six millions;
Et je ne pense pas que vôtre petit fonds
Passe cent mille écus. C'est un sort déplorable!
Ce n'est pas là dequoy paroître, tenir table,
Ce n'est pas là dequoy vivre agreablement,
Avoir belle maison, superbe ameublement,
Pourvoir nombre d'enfans, joüer, faire largesse;
Enfin cela (pardon!) sent sa pauvre noblesse.
Ah! qu'il vous vaudroit mieux estre franc roturier
Et six mille loüis dépenser par quartier,
Que d'estre gentilhomme avec peu de finance!
C'est l'argent aujourd'huy que l'on estime en France.

LÉONCE.

C'est en avoir beaucoup quand il ne manque rien;
Et n'est-on pas heureux avecque peu de bien,
Quand on sçait se regler et se faire justice?
Plus que le necessaire est l'instrument du vice;

Des biens en peu de temps amassez dans l'excés
Accusent l'homme d'or et luy font son procés.
Le peu que j'ay de bien est un bien legitime,
Je le posséde en paix, il ne vient point du crime,
C'est la succession d'un pere homme de bien,
Sage, et (ce qui vaut mieux) qui vivoit en chrétien.

CHRYSANTE.

En paix pareillement mes tresors je possede,
Et le trouble jamais à ma paix ne succede;
Contre l'inquiétude et contre les ennuis,
C'est un remede seur que beaucoup de loüis,
Remede qui vaut mieux que toute la morale.

LÉONCE.

Vous affranchira-t-il de cette heure fatale
Qui vous enlevera vôtre or si bien compté,
Sur quoy vous bâtissez vôtre felicité?

CHRYSANTE.

Tous vos raisonnemens, répondez-moy, Leonce,
De vos tourmens d'esprit rabattront-ils une once?
Que l'on soit sage ou non, chacun en a sa part;
Et le coup de la mort est un coup de hazard
Qui frappe également et l'homme qui raisonne
Et celuy qui son ame à ses sens abandonne.

LÉONCE.

A ce terrible coup le premier préparé
Le reçoit constamment et d'un cœur assuré;
Des biens qu'il doit quitter il connoist la bassesse.

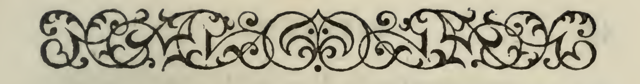
L'autre, tout au contraire, accablé de tristesse,
Abandonnant son or, est en proye aux bourreaux,
Au moment que la Mort paroist avec sa faulx.

CHRYSANTE.

Léonce, ces bourreaux ne le tourmentent guere,
Puisqu'en moins d'un moment se termine l'affaire;
Et, quand ils ont tous deux reçû le coup fatal,
Malgré vos beaux discours, leur sort paroist égal.
Vraiment, si vous preschiez, vous feriez des merveilles;
Mais à de tels discours j'ouvre peu les oreilles.
Chacun a son talent, le mien est d'amasser;
Je m'en fais mon plaisir, mais sans m'embarrasser.
A vôtre mode heureux que le Ciel vous maintienne,
Et qu'heureux tout de mesme il me laisse à la mienne
Léonce, sur ce pied vivons encor cent ans.
Mais adieu, laissons là tant de raisonnemens :
Il faut que je me rende où mon employ m'appelle ;
Puis leur moralité fatigue ma cervelle,
Mon ignorance fait qu'ils me sont ennuyeux ;
Je les croy beaux pourtant, mais de l'argent vaut mieux.

LÉONCE.

Mal-heureux! que votre or vous est un méchant maître!
Vos discours libertins me font assez connoître
Qu'ébloüy de cet or, votre cœur enchanté
Vous fait parler ainsi contre la verité.
Ah! que vôtre bon-heur est un bon-heur funeste!
De l'ame des mortels, or, vous estes la peste.



SATYRE VI

C'est une peinture de la vie libertine de certains abbez qui font un mauvais usage du bien d'Eglise, et l'autheur fait voir que le desordre des mœurs vient de ce que l'on embrasse des conditions sans examiner si l'on y est propre.

D'ou vient que tant de gens font toûjours le contraire
De ce que leur devoir les oblige de faire?
Me disoit l'autre jour un abbé gros et gras,
Aimant coquettes, jeu, chasse, friands repas.
Ce jour-là, plus critique et plus moral qu'Esope,
Depuis le plus haut pin jusqu'à la basse hyssope,
Toutes sortes d'estats il voulut syndiquer;
Mesme les plus sacrez il osoit attaquer,
Disant qu'il y trouvoit force deffauts notables,
Fort peu de gens de bien, et beaucoup de coupables;
Il alloit réformer Majesté, Sainteté.
Mais j'arrestay tout court son discours emporté :
Je luy fis concevoir que le plus grand des crimes
Estoit de censurer les personnes sublimes,
Et qui ne dépendoient que du Dieu souverain

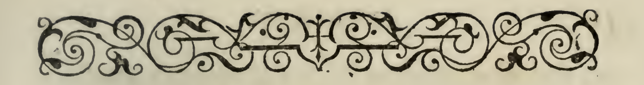
Qui pour nous gouverner leur mit le sceptre en main.
« Eh bien, puisqu'il vous plaist, je change de langage,
Me dit-il brusquement; quittons le haut étage;
Si de gens comme nous nous épluchons les mœurs,
Nous trouverons assez de matiere à censeurs.
— Je n'en suis point d'avis, chacun vit à sa mode;
Les censeurs sont toûjours une chose incommode,
Dis-je à ce bon abbé; que servent les discours?
Le desordre aujourd'huy prend un si libre cours
Que l'on s'oppose en vain à sa course rapide;
Chacun court, chacun vole où son penchant le guide,
De soy-mesme le dieu, l'on n'obeït qu'à soy,
Et de ses seuls desirs on se fait une loy.
Chacun juge de tout, mais selon son caprice,
Et cherche des raisons pour excuser son vice;
Tous les sages en corps n'ont point l'autorité
D'établir dans son cœur la moindre verité,
Pour peu qu'à ses plaisirs elle soit opposée;
Et la morale enfin est une chose usée.
Il vaut donc mieux se taire, et laisser dans l'erreur
Ces esprits dont l'audace a chassé la terreur,
Combattant hardiment les maximes receües,
Soit qu'elles soient du Ciel ou des hommes venües;
Esprits qui, s'étant faits les arbitres de tout,
Poussent insolemment leur orgüeil jusqu'au bout,
Vivant indépendants, sans vouloir reconnoistre
Le respect que l'on doit aux loix du premier Estre.

Mais je veux satisfaire à vôtre question :
Si chacun embrassoit une condition
Aprés s'estre éprouvé le cœur avec la sonde,
On ne verroit pas tant de crimes dans le monde.
Celuy qui n'est pas né pour vivre chastement
En sage auroit choisi l'estat du sacrement,
Selon du divin Paul le conseil salutaire,
Et l'on ne verroit plus le sacré ministere
Si scandaleusement profané sur l'autel ;
Mais le dereglement dans tous estats est tel
Qu'à bien s'examiner fort peu de monde pense :
Tel se fait magistrat malgré son ignorance ;
D'un sabre bien tranchant tel s'arme le côté
Qui dans l'occasion fait voir sa lâcheté,
Et qu'on eust estimé s'il eust pris la soûtane ;
Tel, quatre fois abbé, docteur mesme, est un asne.
Un pere a trois enfans : à peine sont-ils nez
Qu'ils sont à quelque état aussi-tost destinez.
L'aîné, c'est pour Thémis ; le second, pour Bellonne ;
A celuy qui le suit un bréviaire l'on donne,
Et, contre toutes loix et contre le bon sens,
On fait Monsieur l'abbé d'un enfant de deux ans.
Que si ce pere aussi l'est de plus d'une fille,
La laide ou la boiteuse est toûjours pour la grille ;
Dés l'enfance on l'y met, qu'elle le veüille ou non ;
On luy fait épouser une sainte prison.
Contre son gré souvent une autre l'on marie :

L'épouseur est un fat; elle pleure, s'écrie :
« Quoy! me donner le fils d'un recors de sergent!
— Taisez-vous, luy dit-on, il a bien de l'argent! »
Mais, lorsque dans le cœur la haine a pris naissance,
On ne la chasse point avecque l'opulence;
La jeune dame enrage avec un tel époux,
Et l'or ne luy fait point trouver son joug plus doux.
Plus elle a de vertu, plus elle a de sagesse,
Plus ce joug est pesant, plus sa douleur la presse;
Que si, tout au contraire, elle a le cœur coquet,
A cet indigne époux elle donne son fait;
Mesme, faute de mieux, on sçait qu'il en est telle
Qui de son grand laquais fait son amant fidelle.
De ce desordre, Abbé, vient le malheur fatal
De ce que tant de gens agissent toûjours mal,
Ou ne font rien du tout, ou font tout autre chose
Que ce que le devoir sagement leur impose;
Mais, sans vous offenser, parlez, faites-vous mieux ?
Sentîtes-vous jamais ces mouvemens pieux
Qui conviennent à ceux de vôtre caractere?
Où trouvez-vous le temps de dire le bréviaire?
Le vôtre se consume en ces amusemens
Qui font l'unique employ des hommes faineans;
Vous blâmez hautement la conduite des autres :
Laissez là leurs deffauts, et corrigez les vôtres :
Vous en estes couvert, et je dis hardiment
Que vous meriteriez un rude châtiment.

Gros freslon, vous mangez le travail des abeilles ;
Vos emplois sont Suzon, cartes, plats et bouteilles ;
En chevaux, en gros train des mieux entretenu,
Ne prodiguez-vous pas tout vôtre revenu,
Sans songer qu'un abbé doit faire grosse aumône ?
— Vous estes du vieux temps avecque vôtre prône ;
Vous avez, sans mentir, l'esprit bien de travers ;
Oüy, vous extravaguez, ou vous faites des vers,
Me sçut-il repliquer avec ce trait d'Horace.
Mais que fais-je, voyons, qu'un riche abbé ne fasse ?
Ne dois-je pas tenir mon rang avec éclat ?
Vivray-je comme fait un mal-heureux prélat,
De qui le maigre titre est au fond de l'Asie,
Qu'un dîner trop frugal jamais ne rassasie,
Sans train, sans aumônier, sans marque de grandeur,
Dont le laquais grison souvent dîne par cœur ;
Qui tous les jours enfin en simple prestre trotte,
Ayant à sa soutane un demi-pied de crotte ?
Je suis trois fois abbé, mes revenus sont gros,
J'ay dans mon écurie au moins trente chevaux,
J'ay nombre de valets, ma table est bien servie,
Avec ses mets friands le monde elle convie :
Aussi, sans me vanter, il est peu de prélats
De qui les officiers servent de si bons plats ;
Tout rit dans ma maison, tout en est magnifique ;
Au dîner, au souper, toûjours bonne musique ;
Je donne un équipage à ma chere Suzon,

Elle est entretenüe en fille de maison :
Car elle me tient lieu d'une épouse fidelle,
Qui sçait bien élever les enfans que j'ay d'elle.
Ainsi, voyez combien de pauvres j'entretiens,
Du salut telle aumône est un des vrais moyens.
C'est ainsi qu'un abbé riche et commendataire,
Délivré de tout soin par grace du Saint Pere,
Et qui n'a que son ame unique à gouverner,
Doit vivre s'il prétend bon exemple donner ;
Mort, il seroit bien mal qu'on luy trouvast un double :
Il faut pour cet effet que sa dépense double,
En cœur vraiment royal, noble, grand, genereux,
En quatre-vingts, au moins, mangeant quatre-vingts-deux.
Je vivrois autrement si j'avois charge d'ames ;
Je sçaurois réprimer mes amoureuses flames,
Mesme je souffrirois plûtost d'estre pendu
Que de faire un peché que j'aurois deffendu.
Tout pasteur au troupeau doit donner bon exemple,
Par tout il faut qu'il soit aussi grave qu'au temple ;
Si des traits de l'amour il a le cœur atteint,
Ne profane-t-il pas son ministere saint?
— Aprés cela, Monsieur, suis-je donc si coupable?
— Non, vous estes beat, et vôtre seule table
Fera que Rome un jour vous canonisera,
Mesme qu'en vôtre nom un temple on bastira ;
Perseverez, lui dis-je, avec ce zele extrême,
Et vous l'emporterez sur l'abbé de Teléme. »



SATYRE VII

* Elle roulle sur la misere de l'homme, le plus à plaindre de tous les animaux, qui a mille ennemis à combattre, qui s'en fait tous les jours de nouveaux, et qui est bien hors du bon sens d'aimer passionnément la vie, et de faire tout ce qui la détruit.

De tous les animaux, l'homme est le plus à plaindre.
De toutes parts, Ariste, il a beaucoup à craindre :
Cent sortes d'ennemis, et dedans et dehors,
L'attaquent sans quartier, retranché dans ses forts ;
Colique, mal caduc, gravelle, apoplexie,
Lorsqu'il n'y pense point, attentent à sa vie ;
Et, mesme dans le temps qu'il présume estre sain,
La Mort en trahison luy vient percer le sein.
D'ailleurs, que de perils luy pendent sur la teste !
La main d'un scelerat à l'égorger s'appreste
Dans le temps qu'il se croit le plus en seureté ;
D'un tonnerre éclatant le coup precipité,
Suivy dans le moment du carreau de la foudre,

Au fort de ses plaisirs luy met le corps en poudre;
Un carrosse qui vole, et verse rudement,
Luy rompt jambes et bras, le couche au monument;
Un plancher fond sous luy, qui les os luy disloque;
La chûte d'un plat-fond l'écrase, le suffoque;
Tout le menace enfin dans sa propre maison,
Où souvent en ragoût on luy sert du poison.
Mais luy-mesme il se fait des ennemis encore,
Flattant des passions que son cœur vain adore,
Et qui, de la raison éteignant le flambeau,
Dérobent à ses yeux le vray bon, le vray beau.
Ainsi l'homme, abusé par la belle apparence
D'un faux bien qui nourrit toute son esperance,
Y court aveuglément, et pour luy quitte tout;
Mais souvent il rencontre un précipice au bout.
Jules, qui se rendit le souverain de Rome,
Vit bien qu'un homme en vain veut faire un dieu d'un homme,
Quand, malgré ses flatteurs et son auguste rang,
Brutus osa tremper ses mains dedans son sang.
On ne profite point de ce fameux exemple :
L'homme est-il sur le trône, il veut avoir un temple;
Et, malgré les travaux qu'il luy faut soûtenir,
En un état tranquile il ne peut se tenir.
Mais, Ariste, voyez qu'il a peu de cervelle!
Il voudroit de ses jours la durée éternelle,
Ce qu'il fait cependant y paroist opposé;
De soins et de chagrins il a l'esprit usé,

Et, comme sur le corps souvent l'esprit domine,
Par son trop d'action il l'accable et le mine;
Ses plaisirs trop frequens, outrez jusqu'à l'excés,
De maux inopinez luy causent des accés;
Et, dés le moindre trait de douleur qui le pique,
Il prend sené, rubarbe, il prend drogue empirique;
Et le tasteur de poulx, loin de le soulager,
Du monde en peu de temps l'oblige à déloger.
N'avoit-il pas assez d'ennemis sans en faire?...
Il aspire au bon-heur, et trame sa misere;
Il voudroit toûjours vivre, et cherche tous les jours
Ce qui peut de sa vie interrompre le cours.
Il faut estre attaqué d'un furieux vertige
Lors que les vrais moyens de sa fin l'on neglige!
Enfin il craint la mort, le nom seul luy fait peur;
Il l'affronte pourtant dans ces champs pleins d'horreur
Où le plomb et l'acier, où des bouches tonnantes,
Avec l'horrible son des foudres éclatantes,
Vomissant fer et feu, le font en un moment
Sur le noir Achéron voguer funestement.
Tous les jours il s'expose à ces rudes orages,
Aux perils évidens de ces tristes naufrages
Dont Neptune en courroux menace à tous propos
Ces hommes trop hardis qui vont fendre ses flots.
Il le faut avoüer, son audace est extréme!
Mais n'est-ce pas en fou se démentir soy-mesme
Que d'aimer tant la vie, et de n'éviter pas

Tant de chemins affreux qui ménent au trépas?
Vous demandez pourquoy ces perils il affronte ?
C'est que ce fou prétend que l'Histoire le compte
Au nombre des heros, avoir part aux beaux vers,
Que le bruït de son nom coure tout l'univers,
Se flattant d'estre un jour des heros le modelle,
Et qu'il doit rendre enfin sa memoire immortelle.
S'il revient d'un assaut, et qu'il y laisse un bras :
« La gloire qui me suit ne le vaut-elle pas?
Dit-il; l'autre suffit, lors que la noble rage
Qu'inspire la valeur anime le courage;
A qui pour sa patrie un des bras a perdu
Un éternel encens avec justice est dû. »
Ainsi l'homme abusé se console et se flatte;
Mais sa chere patrie est souvent une ingratte :
Malgré ses faits hardis prétendus publiez,
Elle le met au rang des heros oubliez,
Bien loin de le coucher sur l'héroïque liste.
Est-il doux à ce prix d'estre heros, Ariste?
Rien moins, c'est estre esclave, et l'animal basté
Goûte plus de douceur et de tranquilité.
Il ne se fait jamais de tourmens volontaires,
Comme l'homme entesté de cent vaines chimeres
Qui luy sement des maux mille fois plus cruels
Que les plus affligeans qui luy sont naturels.
Ariste, dites-vous, ce discours ne regarde
Que l'homme qui n'a plus la raison pour sa garde,

Dont l'esprit se fourvoye aprés de faux brillans,
Et tient ses yeux fermez au vray jour du bon sens;
Mais qu'il faudroit changer d'avis et de langage
Si mon raisonnement roulloit sur l'homme sage!
Je n'en excepte pas Socrate, qu'Apollon
Par son fameux oracle honora de ce nom,
Et toutes vos raisons, Ariste, seroient vaines.
Des plus sages mortels les chagrins et les peines
Sont plus rudes cent fois que ceux des animaux.
La sagesse avec soy traîne bien des travaux;
Il faut, pour l'acquerir, une penible étude;
Elle n'est ny sans soins, ny sans inquiétude;
Son air grave, severe, et son froid serieux,
Montrent je ne sçay quoy de triste, d'ennuyeux;
Au travail le repos abandonne la place.
Au lieu de ce chemin uny comme une glace
Qui vous mene avec joye aux doux amusemens
Dont le cœur est charmé, qui chatoüillent les sens,
Un chemin rabotteux tristement on enfile,
Un chemin trop étroit, un chemin difficile,
Un chemin épineux, et de qui la longueur
Rebute enfin le monde et luy fait perdre cœur.
Ce combat qu'aux desirs l'homme doit toûjours rendre,
Si des vices flatteurs il prétend se deffendre,
Et les rudes assauts de chaque passion,
Excitent dans son ame une rebellion
A quoy souvent en vain la sagesse s'oppose;

Un seul moment détruit le bien qu'il se propose;
Il l'embrasse, il le quitte, et puis il y revient.
En une mesme assiete avec peine il se tient;
Il veut, il ne veut plus; il avance, il recule;
Souvent mesme, à sa honte, il faut qu'il capitule;
Il espere, il desire, il craint, il se repent:
Cher Ariste, à ce prix la sagesse se vend;
Des peines, des sueurs, elle est inseparable.
Que l'on achette cher le nom de raisonnable,
Quand d'un sage achevé l'on y joint le devoir!
Ne vous étonnez pas s'il est rare d'en voir.
Peu suivent le chemin de cette austere dame
Dont Alcide grava les propos dans son ame;
Mais aussi quels travaux ne mit-il point à fin!
La gloire cependant n'a point d'autre chemin.
Cecy ne s'entend pas de cette gloire vaine
De qui le faux éclat le faux heros entraîne;
Je parle de la gloire où se joint la vertu,
Et qu'on n'obtient jamais sans avoir combattu,
Non pas, le fer au poing, dans les champs de Bellonne,
Pour étendre ou venger les droits d'une couronne,
Non pas pour aspirer à l'honneur des lauriers,
Que toûjours en fureur arrachent les guerriers,
Mais, la sagesse au cœur, pour repousser les vices
A qui trop lâchement on fait des sacrifices,
Et qui de tous costez vous attaquent sans fin,
Sous d'agreables fleurs vous cachant le venin.

Les animaux n'ont point ces monstres à combattre,
Où les pousse l'instinct ils se peuvent ébattre;
A couvert du tourment des cuisans repentirs,
Sans suite de douleur ils goûtent leurs plaisirs.
Plus tranquile est leur nuit que n'est celle de l'homme,
Jamais aucun soucy n'interrompit leur somme,
Et, sans les embarras des sages et des fous,
La nature leur file un destin assez doux.
Je le repete donc, moy qui ne sçaurois feindre:
De tous les animaux, l'homme est le plus à plaindre.





SATYRE VIII

Cette satyre est contre les vieilles coquettes.

MAUGIS, URGANDE.

MAUGIS.

URGANDE, *croyez-moy, quittez l'humeur galante :*
On ne voit rien en vous qui charme ny qui tente ;
Vos appas sont partis, mais partis sans retour,
Et vous n'estes plus propre au commerce d'amour ;
Vos lys sont effacez et vos roses sont seches,
Vos dents de fer roüillé font voir de sales breches,
Qui blessent à la fois et le nez et les yeux ;
Enfin tout est en vous et dégoûtant et vieux.
Lors qu'on touche du doigt à son douziéme lustre,
Les graces ont perdu leur attrait et leur lustre :
Pensez donc à vous rendre, et ne prétendez pas
Gagner de vrais amans avec de faux appas.
Oüy, chargez vôtre teint des couleurs les plus fines,

Vous n'en sçauriez jamais réparer les ruines;
Plus vous le couvrirez de roses et de lys,
Mieux en ferez-vous voir le funeste débris.
Mais croyez-vous par là vous donner du merite?
Rien n'est si dégoûtant qu'un visage hypocrite
Qui prétend vous duper par l'éclat d'un beau teint;
Plus donc le vôtre en a, mieux voit-on qu'il est peint.
Ce tour blond par anneaux vos cheveux blancs accuse;
Sur vos rides en vain vous couchez la ceruse,
Elles feront toujours leur progrés sous le fard.
Urgande, la nature est plus forte que l'art :
Plus vous emprunterez un faux air de jeunesse,
Mieux vous mettrez en jour l'horreur de la vieillesse.
Toute vôtre personne est le triste tombeau
De ce que vous aviez de charmant et de beau,
Lors que vous attiriez les coureurs de coquettes,
Dont liberalement vous payiez les fleurettes.
On en vit autrefois une foulle chez vous;
Cette facilité, ce temperament doux,
Ces airs insinuans, cette humeur agreable,
Joints à beaucoup d'attraits qui vous rendoient aimable,
Vous offroient tous les jours, selon vôtre desir,
Parmy les plus galands des amans à choisir.
Mais ce temps-là n'est plus, et vous avez beau tendre
Vos vieux filetz usez, on ne va plus s'y prendre;
Mesme en vain feriez-vous la moitié du chemin,
On a de trop bons yeux et l'odorat trop fin.

URGANDE.

Maugis, ne voit-on pas des dames de mon âge
Entretenir encor un amoureux ménage
Avecque des amans assidus et bien faits?
Signe que malgré l'âge elles ont des attraits,
Et que l'on trouve encore en elles mille choses
Que l'on estime plus que des lys et des roses,
Comme le sçavoir vivre, un esprit consommé,
Un cœur tendre, constant, vivement enflammé,
Qui sçait le fin de l'art et la delicatesse
Qui rendent un amant charmé d'une maîtresse;
Doux art qui ne s'apprend qu'avec beaucoup de temps,
Et sans quoy l'on a peine à garder des amans.
D'une jeune beauté l'esprit est volatile,
Sçavoir fixer son cœur est chose difficile:
Il n'est pas trop rebelle, aisément il prend feu;
Mais, quelque ardent qu'il soit, il ne dure que peu:
Ce n'est qu'un feu leger, une paille allumée,
Dont la flame aussi-tost se dissipe en fumée.
Au contraire le feu dont s'embrase un vieux cœur
Sçait joindre à sa tendresse une éternelle ardeur.
Enfin, pour bien aimer il faut de la prudence,
Vertu qui ne s'acquiert que par l'experience:
L'amour, sans cet appuy, roulle sur l'incertain,
Et s'éclipse au moment qu'il entre dans le sein.
Aussi l'on voit par tout nombre de jeunes dames
Changer en peu de mois de vingt sortes de flames,

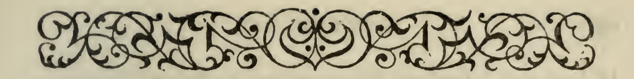
Ce que le monde appelle une infidelité,
Mais qu'on nommeroit mieux une legereté,
Ou d'un cœur inconstant la maniere volage
Qui ne se peut jamais corriger que par l'âge.

MAUGIS.

Urgande, j'ay pitié de vos pauvres raisons :
L'Amour hait trop l'hyver, il n'a que deux saisons.
Si, par grace, son feu brûle encore en automne
(Chose rare pourtant), il faut que la personne
A qui ce dieu veut bien faire cette faveur
En la saison des fruits se trouve encore en fleur.
Mais, comme dans l'hyver les belles fleurs perissent,
Au moment qu'il paroist elles s'évanoüissent.
Que vôtre experience est un foible argument!
Croyez-vous que l'amour, jeune, plein d'enjoüement,
Demande tant d'étude et tous ces artifices?
Chez luy les vrais profés sont les jeunes novices.
Avec peu de leçons il rend les gens sçavans ;
Mais ce qu'ils ont appris s'oublie avec les ans.
Urgande, encore un coup, pensez à la retraitte,
Rien n'est si dégoûtant qu'une vieille coquette.
Si quelque feu secret brûle dans vôtre sein,
Ce n'est point de l'amour, vous le croiriez en vain;
Vous pouvez l'imputer aux sens, à la nature,
Et c'est, sans vous flatter, débauche toute pure ;
Votre âge, trop poussé, de l'amour vous exclut;
A vous permis d'avoir vôtre plaisir pour but;

Mais vous achetterez dequoy vous satisfaire.
Que vous vous abusez si vous prétendez plaire
Par vôtre bel esprit, par vôtre qualité,
Et par ce vain éclat dont tout est emprunté!
Eussiez-vous des talens mille fois davantage,
Urgande, on n'a plus rien lorsque l'on a trop d'âge.





SATYRE IX

Elle est contre la Critique.

La critique est le sort du plus parfait ouvrage,
Le tien ne sçauroit donc en recevoir d'outrage;
Au contraire, Damon, on en fait plus de cas,
Puisqu'elle en veut toûjours aux autheurs délicats.
N'a-t-on pas critiqué l'agreable Voiture?
Son livre vit pourtant, et brave la censure;
Mais ceux de ses censeurs, au sortir du berceau,
Se pouvoient dire avoir un pied dans le tombeau.
Encor si l'on voyoit de ces plumes pédantes
Sortir de temps en temps des pieces surprenantes,
On leur pardonneroit cette demangeaison
De critiquer sans fin et souvent sans raison.
Enfin pas un autheur la censure n'esquive;
Aussi ne faut-il pas que tout le monde vive?
L'un mord, l'un donne à mordre, et, selon ses talens,
Comme on peut, au public chacun fait ses presens;
Mais de le contenter c'est une grande affaire;

Il juge par caprice : heureux qui peut luy plaire !
Comme l'on voit par tout des rats et des souris
De qui la faim s'attache aux étoffes de prix,
Et qui gastent sans fin tout ce qui se presente
A quoy peut se ficher leur dent toûjours rongeante,
Ainsi sur l'Hélicon de pareils animaux
Mordent impunément les livres les plus beaux,
Et poussent sans pitié leur plus cruelle rage
Contre ceux qui de plaire ont l'heureux avantage.
Ces fleaux des autheurs sont toûjours aux aguets :
Dés que chez l'imprimeur les ouvrages sont prests,
Ils vont les attaquer, et jamais le Parnasse
N'a pû faire perir cette importune race ;
Race pleine d'orgüeil, que l'envie enfanta,
Et que la jalousie ensuite fomenta.
Je te veux divertir. Hyer j'allay chez Cleante,
Dont l'ardeur de critique est un peu violente,
Et qui veut que le monde approuve ce qu'il dit
Parce qu'il est autheur et, de plus, bel esprit.
Je trouvay ce sçavant avec quatre confreres,
Tous autour d'une table assis en gens d'affaires,
Qui tenoient un sonnet, appliquez fortement,
Et que Cleante enfin condamna hautement.
« *Ah! le maudit sonnet! c'est l'ouvrage d'un asne ;*
Faut-il par de tels vers que nôtre art on profane !
Dit-il ; je suis d'avis que l'on mette au carcan
L'autheur sur le Parnasse, et qu'on l'y laisse un an. »

Pas un de ces messieurs n'osa le contredire,
Toûjours à son avis étant prests à souscrire;
Et, quelque jugement, bon ou mauvais, qu'il fît,
Ils l'approuvoient, disant : « Il l'a dit, il suffit. »
Sur le papier ensuite ils mirent la censure;
Chaque vers, chaque mot, eut son égratignûre,
Et jamais on ne vit sonnet dechiqueté
Avec tant de rigueur et tant de cruauté.
Mais d'autres beaux esprits le sonnet approuverent.
Un jour donc qu'avec eux ces premiers se trouverent,
Ce fut une dispute avec tant de chaleur
Qu'on crie un peu moins haut quand on crie au volleur.
« Soûtenir ce sonnet! ô l'ignorance crasse!
On le pardonneroit au baron de la Crasse;
Mais que de beaux esprits l'approuvent hautement,
Ils ont rompu la paille avec le jugement,
Il les faut degrader, dit Cleante en colere.
— Et moy qui m'y connois, je soûtiens le contraire,
Dit un de ces derniers, mais d'un air fastueux;
On se mocque de vous, homme presomptueux,
Qui condamnez toûjours les ouvrages des autres;
Vous pretendez par là mettre en credit les vôtres?
Ils ne sont pas pourtant tout ce que vous pensez,
Et, si tous vos larcins se trouvoient effacez,
Aussi bien que vos vers qui sentent trop la prose,
Le reste, croyez-moy, seroit bien peu de chose;
On voit bien qu'ils sont faits à grands coups de marteau,

Qui vous tient lieu de muse et de sacré ruisseau;
Ils sont plats, durs, forcez, ils ne roullent qu'à peine,
Ces enfans de douleur de vôtre ingrate veine;
Pour en arrenger six un jour vous est trop peu,
Tant vôtre esprit est sec et denué de feu.
« Vos vers sont à peu prés de la mesme fabrique
De ceux de ces autheurs que le grand satyrique,
Boisleau l'inimitable, a mordus finement.
Ainsi défaites-vous de vôtre emportement,
Et, si vous me croyez, arrestez vôtre verve,
Puisque vous travaillez en dépit de Minerve.
« Pour payer les bons vers que vous avez produits,
Çà, faisons un marché : pour chacun deux loüis,
Pour chaque méchant vers deux soufflets, et je gage
Qu'on vous verra bien-tost de l'enflûre au visage,
Que mesme vous pourrez avoir le mesme sort
Du poëte Cherillus, qu'on souffletta si fort
Qu'il alla tristement voguer sur l'onde noire.
Vous qui n'ignorez rien, vous en sçavez l'histoire. »
A ce piquant propos du contre-critiqueur,
Cleante l'orgüeilleux entra presqu'en fureur,
Et, sans qu'on arresta cet homme colerique,
Avecque les deux poings il eust fait la replique.
Mocque-toy, cher Damon, de ces grammairiens
Qui, faute de sujets, s'attachent à des riens,
Qui se pillent l'un l'autre avec beaucoup de rage,
Croyant posseder seuls la beauté du langage,

Et que l'on parle mal si l'on ne parle pas
Comme l'ont arresté ces nouveaux Vaugelas.
Cependant, en dépit de leurs chicaneries,
Qui donnent quelque atteinte à tes rimes fleuries,
Ton ouvrage, crois-moy, n'en est pas moins parfait:
Car a-t-on jamais dit qu'un visage fust laid
Pour n'avoir pas le nez si bien fait que le reste?
La tache qui paroist sur une riche veste
Ne lui dérobe point son éclat ny son prix.
Ainsi, pour quelque mot du rang des mots proscrits,
On ne condamne point un ouvrage agreable;
Enfin de tant d'autheurs cet amas innombrable
N'auroit jamais parû, si, depuis qu'on écrit,
De ces critiques vains on avoit craint l'esprit.
Travaille donc toûjours à tes vers magnifiques,
Et te mets au-dessus de toutes les critiques.





SATYRE X

Contre la Guerre.

ENTRE *les plus grands maux qui regnent sur la terre,*
Daphnis, il n'en est point de plus grand que la guerre ;
Et je dis hardiment, n'en déplaise aux heros,
Qu'elle renferme en soy toutes sortes de maux.
Mars est un vray demon, Bellonne une furie,
Et leurs champs si fameux sont une boucherie,
Un theatre sanglant, où les cruels acteurs,
L'un sur l'autre acharnez, exercent leurs fureurs;
Où le plus grand poltron, tirant à l'avanture,
Du plus brave guerrier creuse la sepulture;
Où l'esprit de vengeance exerce impunément
L'art de tuer les gens toûjours brutalement;
Où la discorde enfin, la fureur et la rage,
Ne presentent aux yeux qu'horreur et que carnage.
La belle fiction qu'il y croît des lauriers!
Quant aux tristes cyprez, ils y sont à milliers,
La Parque les cultive et de sang les arrose;

Sa trop cruelle main, qui jamais ne repose,
Avec le plomb qui volle et le trenchant acier,
En tire incessamment des veines du guerrier;
Et qui de plus de morts au dieu noir fait offrande
Est mis au premier rang de l'heroïque bande.
Mais que sont ces heros que l'on vante si fort?
Les fiers executeurs des arrests de la Mort.
O l'illustre avantage! ô la charmante gloire!
Eh! l'on devroit berner les Filles de Memoire,
Qui de ces gens de sang, de ces gens furieux,
Font de puissans heros, des demi-dieux, des dieux!
Leur ame cependant, de loüange affamée,
De cette fausse gloire avalle la fumée
Avec tout le plaisir que sçait prendre un cœur vain
Qui se voit élever au dessus de l'humain.
Ah! quel dieu qu'un Cesar! quel dieu qu'un Alexandre!
Combien ont-ils réduit de provinces en cendre!
N'étoient-ils pas plûtost des démons incarnez?
Combien par eux de roys ont esté détronez,
De peuples faits captifs, de villes saccagées!
Combien de nations tristement égorgées!
Ce sont là les haut-faits de ces grands conquerans,
Qui meriteroient mieux d'estre appellez tyrans;
Ce sont là ces heros que tant de monde admire,
Et qui, de l'univers aspirant à l'empire,
Massacroient sans pitié femmes, enfans, vieillards.
O l'enragé métier que le métier de Mars!

Daphnis, j'en puis parler par mon experience :
J'embrassay ce métier au sortir de l'enfance,
Suivant toûjours ce dieu dans ses champs pleins d'effroy,
Et semés de ces gens qui n'ont ny foy ny loy.
Le cœur trop enchanté de la gloire des armes,
Je me suis signalé dans les chaudes allarmes ;
Rien ne m'a fait trembler, ny lignes, ny remparts ;
J'ay mille fois oüy siffler de toutes parts
Le plomb trop diligent qui vient frapper en traistre,
Et tüe également le vallet et le maistre ;
Comme un autre j'ay sçû percer les escadrons,
Poussant également braves et fanfarons ;
L'ennemy m'a pû voir, d'un courage intrepide,
Passer sur un coursier l'onde la plus rapide,
Où, vraiment animé de la plus noble ardeur,
J'écartois du peril et l'image et la peur ;
Mille bouches de feu qui tonnoient sur la rive
Ne pouvoient rallentir mon ardeur prompte et vive ;
Enfin, par ma bravoure et par de si beaux faits,
Si je ne suis heros, nul ne le fut jamais.
Aussi la Renommée, au son de sa trompette,
Fait retentir mon nom couché dans la Gazette,
Et mesme dans des vers, et latins et françois,
Avec plaisir j'ay lû mes plus fameux exploits.
Je me suis enyvré de l'encens chimerique
Qu'aux heros comme moy donne la voix publique ;
Et, m'entendant loüer en tout temps, en tout lieu,

J'ay crû que, tout au moins, j'étois un demi-dieu.
Ce fin galimatias d'une muse sublime,
Qui chez les beaux esprits est en si haute estime;
Ces emphatiques mots enflez d'illusion,
Qui souvent font un Mars d'un malheureux pion;
Ces vers majestueux, avec leurs hyperboles,
M'ont trop charmé le cœur de leurs pointes frivoles.
Mais, quand j'eus r'appelé le secours du bon sens,
Je vis évanoüir tous ces vains sentimens,
Et, pensant de sang froid à mon ardeur guerriere,
Je condamnay ma main comme une meurtriere:
Car mille et mille fois, d'un cœur trop inhumain,
J'ay trempé dans le sang cette cruelle main.
Daphnis, qu'ont merité ces villes desolées,
Ces vieillards égorgez, ces vierges violées?
Ah! j'en fremis d'horreur, et j'ay mille remords
D'avoïr sur le Cocyte envoyé tant de morts!
Quel fruit ay-je tiré de ce faux avantage,
D'avoir en cent assauts témoigné mon courage?
Un bras estropié, mon coffre dégarny,
De mes nobles forfaits m'ont justement puny;
Deux marquisats vendus, et le reste en regie,
Ont payé dignement mon illustre folie.
Adieu donc pour jamais, gloire de grand guerrier;
Adieu, Bellonne, adieu; je te rens ton laurier;
Assez de fous sans moy courront te rendre hommage.
A mes dépens enfin je suis devenu sage.»

C'est ce que dit Clitandre, avec quelque chaleur,
Dont le brave Daphnis rioit de tout son cœur,
Sûr que, dés le moment qu'on mettroit en campagne
Ou contre la Hollande, ou bien contre l'Espagne,
De dessein et d'avis on le verroit changer :
En effet, aussi-tost qu'on parla d'assieger,
Il reprit ses emplois, et son cœur heroïque
Le fit bien distinguer dans la plaine belgique.





SATYRE XI

Contre le mensonge dont le monde fait profession, ce que l'autheur fait voir par la peinture de diverses sortes de menteurs.

CLITON, *l'on dit bien vray que tout le monde ment :*
Par tout ce n'est que fourbe et que deguisement,
Avec un peu de soin, d'artifice et d'étude,
Telle qui fait l'amour passe pour une prûde,
Telle qu'on croit fidelle a plus d'un favory,
Et trompe également et galans et mary.
On remedie à tout avecque l'imposture,
On fait mentir son teint, sa taille, sa figure;
Le tour blond par anneaux et les ajustemens
Font aussi mentir l'âge et derobent des ans;
Sur la naissance on ment par la noblesse feinte :
Tel qui porte le nom d'une maison éteinte,
Fort illustre autrefois, s'en dit effrontément,
Mesme de son blason se pare insolemment.

Mais combien de maisons encore toutes neuves
Sont illustres pourtant graces aux fausses preuves!
Le genealogiste est payé pour cela,
Il tire d'un heros le fils d'un Quinola;
D'un franc bourgeois anté sur une tige antique
Il cache adroitement et l'aûne et la boutique;
Un DE que l'on ajoûte à son nom inconnu,
Qui sans cet ornement paroîtroit un peu nû,
Une lettre à propos dans ce nom ménagée,
Ou, selon l'occurrence, une lettre changée,
Fonde sa qualité, luy preste des ayeux
Que l'on tire à plaisir des nobles les plus vieux.
S'il ne s'en trouve point de commodes en France,
On en va déterrer à Naples, à Florence,
Au fond de l'Allemagne, et, s'il en est besoin,
Sans sortir de la place on en cherche plus loin;
Puis mon faux gentilhomme effrontément étalle
Douze predecesseurs dont il pare une sale,
Tous armez jusqu'aux dents comme des Jacquemars,
Et peints des mesmes airs que l'on peindroit un Mars;
Impudemment ensuite il vous forge l'histoire
Des faits où leur valeur leur acquit de la gloire.
Mais le pere, dit-on, a porté les couleurs;
Qu'importe? ses grands biens l'ont mis dans les honneurs;
Cinq ou six millions réparent la naissance,
Et font aux grands seigneurs briguer vôtre alliance;
Aujourd'huy l'on respecte un financier aisé

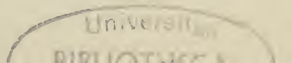
Plus qu'un noble marquis dont l'or est épuisé :
Ainsi le veut le siecle, et l'on ne sçauroit plaire,
Quelque talent qu'on ait, quand la bourse est legere.
Voyons d'autres menteurs. Qu'il en est au barreau !
On le peut du mensonge appeler le bureau,
C'est de necessité qu'il faut que l'on y mente :
Pierre contre Martin dispute d'une rente ;
Si Pierre est bien fondé, l'avocat de Martin
A beau plaider, crier, et vomir du latin,
En vain par son bien dire aux juges il impose :
Il ment, puisqu'il soûtient une mauvaise cause.
L'éloquence, aprés tout, n'est qu'un art de mentir,
Qui fascine l'esprit et le sçait pervertir ;
Ses ruses, ses détours, ses plus nobles figures,
Se peuvent appeler de belles impostures ;
Et ceux qui de cet art possedent les fins traits
Sçavent persuader ce qui ne fut jamais.
C'est par cet art menteur que les autheurs des ligues
Pour détrôner des roys ont noüé des intrigues,
Et qu'on a vû contre eux les peuples declarez,
Seduits par les sermons des orateurs sacrez.
C'est par cet art menteur que tant d'heresiarques
De tant d'esprits trompez ont esté les monarques,
Et, par leur éloquence et par leurs beaux discours,
A mille faussetez ont souvent donné cours.
C'est par cet art menteur que les sectes nouvelles
Ont eû tant de crédit sur de foibles cervelles,

Et que des imposteurs, preschant l'antiquité,
Ont fait adroitement glisser la nouveauté.
Un autre grand menteur, c'est le tendre langage :
Avec sa flatterie à l'amour il engage ;
Une innocente croit ce qu'un badin luy dit,
Elle pense estre aimée, et le trompeur en rit ;
Il prend le ton plaintif, il gémit, il soupire,
S'il sçait faire des vers, il y peint un martyre
Qu'il ne sentit jamais, le fourbe, le frippon !
La sotte cependant croit que c'est tout de bon,
Et son cœur attendry fait l'éco veritable
D'un amour tout pareil aux amours de la Fable.
« Mais il versoit des pleurs, et son cœur étoit gros
De soupirs enflammez et de tristes sanglots,
Et ce pauvre garçon s'en alloit rendre l'ame !
— Mais ce pauvre garçon feignoit beaucoup de flame,
Mais ce pauvre garçon, plus fin que vous, mentoit,
Et rien que son plaisir ne le sollicitoit ;
En peu de jours aussi (vous le sçavez, la belle),
Cet amant si touché devint un infidelle,
Et prit dans ses filets, avec ses propos doux,
Une innocente Agnés aussi sote que vous. »
Combien de cajolleurs de blondes et de brunes
Mentent en se vantant de leurs bonnes fortunes !
Et, comme la plûpart sont plus vains qu'amoureux,
Ils ont l'esprit content quand on les croit heureux ;
Parmy les jeunes fats (nation incommode),

Ce mensonge impudent est beaucoup à la mode.
Cliton, où trouver donc de la sincerité?
Ce n'est pas au païs de la civilité:
Ces fades complimens qui sont tant en usage,
S'ils ne sont pas mensonge, au moins en sont l'image;
Tel qui de tout son cœur vous empoisonneroit
Vous vient dans un mal-heur témoigner son regret,
Vous offre son service, et mesme vous embrasse;
Ce mensonge est horrible, et sent son ame basse.
Ah! qu'il est familier à la ville, à la cour,
Parmy tous les rivaux de fortune et d'amour!
Sous un grand voile noir, que de veuves heureuses
Mentent effrontément en faisant les pleureuses!
Et qui ne riroit point d'entendre leurs soupirs
En perdant des epoux qui furent leurs martyrs,
Que comme de vrais sots ces coquettes traitterent,
Et qu'avec grand plaisir toûjours elles tromperent?
Que de maris jaloux mentent en affectant
Un visage tranquile, un air libre, content,
Quoy que le cœur rongé d'une tristesse noire!
Mais de la déguiser ils se font une gloire.
Tout jaloux cependant qui souffre, et ne dit mot,
Ne sera pas long-temps sans qu'on en fasse un sot;
Et c'est assurément trop risquer pour sa teste:
Quelquefois en grondant on évite une creste.
Cliton, il est encor de plus hardis menteurs:
Ce sont nos beaux esprits les versificateurs;

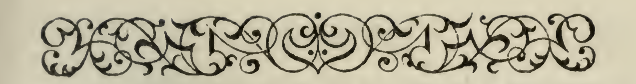
Ces flatteurs dévoüez au dieu né de Latone
Traittent des gens de rien en gens dignes du trône,
Les ornant de vertus qui leur conviennent mal,
Leur sang ayant passé par un vilain canal:
Aussi ne cachent-ils leur naissance honteuse
Que par les gros presens d'une fortune heureuse,
Qui, tirant un commis du limon roturier,
Luy donne train, hôtel, table, meubles, portier.
Quand je voy des couplets qui traittent de Mécéne
Un cancre digne objet de mépris et de haine,
Je voudrois qu'à l'autheur, pour payer ses couplets,
On donnast largement nazardes et soufflets.
Que ce mensonge est bas! qu'il est peu supportable!
Encor quand un rimeur fait une dame aimable
D'un objet dénué de graces et d'appas,
Ce mensonge flatteur ne scandalise pas.
Il le faut avoüer, les vers sont une éponge
Dont, si vous la pressez, il ne sort que mensonge;
Mais le serment de poëte est de mentir toûjours,
Et de parer ses vers de charmes et d'amours,
De roses et de lys, d'enjoüement et de graces,
Des plus maigres Philis d'en faire des plus grasses,
Et de former aussi de charmantes Iris
De dames au teint jaune, et mesme à cheveux gris;
De travestir enfin en nobles heroïnes
Des coquettes sans nom, des bourgeoises badines.
C'est marcher sur les pas des faiseurs de romans,

Qui de gens mal tournez font des hommes charmans,
De petits compagnons des maîtres de provinces,
Et de galans bourgeois des heros et des princes.
Lors que ces beaux menteurs haussent leur voix d'un ton
Pour chanter la valeur d'un brave dont le nom
Ait fait le moindre bruit parmy les gens de guerre,
C'est le plus grand heros qu'on ait vû sur la terre.
Mais, si le poëte ment, aussi fait le guerrier,
Et c'est là, comme on dit, le serment du métier.
Tel qui fit tout au plus le quart d'une campagne
Dit qu'il a fait trembler les plus braves d'Espagne,
Puis dans sa vanité forge une occasion
Où c'étoit fait de luy sans son cœur de lion,
Et vous compte pour rien ce perilleux passage
Où nos gens dans le Rhin se mirent à la nage.
On rencontre souvent de ces hardis menteurs,
Moins detestez pourtant que les lâches flatteurs.
Flatter d'un courtisan est le vray caractere,
C'est dequoy s'établir, c'est le secret de plaire.
Aux grands il ne faut pas dire leurs veritez,
Ceux qui l'entreprendroient se verroient rebutez;
Il faut avoir l'adresse, et trouver l'artifice
De faire en leur faveur une vertu d'un vice,
Et de changer en bien tout ce qu'ils font de mal:
D'un prodigue il faut faire un homme liberal;
Un juste, d'un cruel; d'un fanfaron, un brave;
D'un stupide, un prudent; d'un glorieux, un grave;



Dites, s'il parle peu, qu'il est judicieux,
Donnez-luy de l'encens en tout temps et tous lieux ;
Admirez tout en luy jusques à ses bassesses ;
Trouvez un beau pretexte à toutes ses foiblesses,
Et, de quelques deffauts qu'il se trouve remply,
Croyez-en ses flatteurs, c'est un homme accomply.
Sur l'apparence ainsi roulle la renommée :
Bien moins de verité que de belle fumée ;
Le mensonge aujourd'huy peint tout comme il luy plaist,
Et difficilement voit-on rien comme il est ;
Ce trompeur en tous lieux étend sa tyrannie,
Et, si l'on prétendoit faire une colonie
Des plus hardis menteurs ensemble ramassez,
Un grand royaume entier ne seroit pas assez
Pour les contenir tous, tant leur race est feconde,
Et mesme l'on pourroit en peupler tout un monde.





SATYRE XII

Elle est contre la mode. L'autheur en fait voir les abus, et que non-seulement elle regne sur quantité de choses indifferentes, mais qu'elle s'étend aussi sur les mœurs, et mesme sur les choses les plus sacrées.

RETIREZ-VOUS, *Raison, vous estes incommode,*
Votre temps est passé, faites place à la mode,
Tout le monde aujourd'huy l'aime, luy fait la cour,
Et vous abandonna dés qu'elle vit le jour.
Elle gouverne tout, et, si-tost qu'elle change,
Le plus sage Caton sous ses ordres se range.
« Il faut donc qu'à mon tour j'obeïsse à ses loix,
Et que je laisse là mon habit trop gaulois »,
Disoit Alcimedon, plus ridé qu'un vieux singe.
Il prit donc la cravate, il se mit en beau linge,
Se barda de rubans comme un jeune garçon;
Puis, flatté d'en avoir tout l'air et la façon,
Se défit aussi-tost de sa perruque antique,

Et personne à la cour ne fut plus magnifique.
Damon, je fus surpris de voir ce vieux badin
Se complaire en soy-mesme et faire le blondin,
Luy dont le dos voûté, dont la démarche lente,
Démentoient hautement la jeunesse apparente :
Je ne pûs m'empescher de rire avec éclat
Quand je vis ce vieux fou faire le jeune fat.
« Alcidon, me dit-il, mais qu'avez-vous à rire?
— Me le demandez-vous? C'est que je vous admire,
Luy dis-je. Eh! sied-il bien à soixante et dix ans
D'estre ainsi curieux de ces vains ornemens?
Voyez dans le miroir vôtre bouche enfoncée,
Voyez de vôtre front la peau seche et plissée,
Et vos yeux enchassez dans un sale coral,
Tout cela vous dira que rien ne sied si mal
A l'homme prés d'entrer dans la décrepitude
Que de parer son corps avecque tant d'étude.
Sous ces ajustemens, sous cet habit poly,
Croyez-vous qu'une Iris vous trouve plus joly?
Rendront-ils à vos yeux ces lumieres si nettes
Qui poussoient autrefois leurs rayons sans lunettes?
Verrez-vous de nouveau vos gencives s'armer,
Et d'un feu de coral vos lévres s'animer?
Sur ce blanc champignon, qui vous tient lieu de teste,
A semer un poil blond nature est-elle preste?
Sçachez que l'air hydeux de l'âge décrepit
Est plus hideux encor sous un pompeux habit.

— La mode, me dit-il, demande ces manieres,
Et l'on siffle les gens qui les ont singulieres,
La mode a plus de poids que n'en ont vos discours.
— Vivez donc en vieux fou le reste de vos jours,
Luy dis-je, Alcimedon, faites-vous leste, brave,
Donnez-vous à la mode en ridicule esclave,
Je sçay que vous avez beaucoup de compagnons,
Et qu'il est aujourd'huy bien des Alcimedons. »
Mais, Damon, tout fléchit sous cette extravagante,
On est toûjours charmé de tout ce qu'elle invente.
Aussi, dés le moment qu'elle l'a supprimé,
Ce qu'on estima tant cesse d'estre estimé;
L'habit de Pantalon, les fraises gaudronnées,
Se virent en crédit durant assez d'années;
La rotonde eut son temps, la barette eut son tour,
Et rien ne coiffoit mieux, disoit-on à la cour;
Lors qu'on s'éguilletoit avecque la ceinture,
Les galans paroissoient d'agreable figure;
Avec les cheveux courts, avec les pourpoints longs,
Les dames de jadis trouvoient beaux leurs mignons;
La trousse eut son merite avec le bas d'attache,
Un temps fut qu'on fit cas de la grosse moustache,
Barbe en pointe eut son regne, et rien ne séioit mieux,
Car aisément à tout s'accoûtument les yeux.
Mais tout cela passa comme le reste passe;
D'une trop longue mode en France l'on se lasse,
Et, quand la nouveauté sur la scene paroist,

Bizarre ou non bizarre, on l'embrasse, elle plaist,
Mesme on peut s'étonner jusqu'où son pouvoir monte.
A ce propos, Damon, je te veux faire un conte.
Au temps que l'on portoit ces monstrueux canons
Dont souvent la longueur alloit jusqu'aux talons
Et cachoit les deffauts d'une jambe cagneuse,
Medor et Celadon, ne l'ayant pas heureuse,
Mais d'ailleurs des mieux faits d'entre les courtisans,
Se faisoient un honneur d'en porter des plus grands ;
Tous deux ils prétendoient en avoir l'avantage,
Si bien que leurs canons croissoient comme leur âge.
Un jour donc, Celadon dans la chambre du Roy
Paroist en canons grands à donner de l'effroy,
Puis, ayant fait sa cour, aussi-tost se retire ;
Ces canons étonnans forcerent à soûrire
Jules, l'homme d'esprit, d'un naturel railleur.
Quand Medor, qui sortoit des mains de son tailleur,
Entra leste, bien mis, en canons aussi larges
Qu'étoient du temps d'Ajax les plus puissantes targes
(Ceux de l'autre pourtant l'emportoient hautement),
Apprenez ce que fit Jules fort plaisamment.
De la teste et du doigt ce ministre l'appelle ;
A ses ordres, Medor paroist soûple, fidelle,
Il va les recevoir, sentant voller son cœur
Et se flattant desja d'estre de la faveur.
Ce fin Sicilien, avec son air affable,
Tire à l'écart Medor qui faisoit l'agreable,

Puis d'un air serieux il luy tint ce propos,
Le raillant finement, mais en fort peu de mots :
« Bien que vos grands canons épouventent les autres,
J'en vois à Celadon de plus grands que les vôtres ;
Prenez-y garde au moins, c'est pour vous affronter :
Vous sçavez quel remede il y faut apporter. »
Mais qui peut distinguer le fou d'avec le sage,
Quand de l'homme à la mode on fait le personnage ?
Et que peut-on juger de tous ces changemens
Qu'elle introduit sans fin dans les habillemens,
A quoy sans raisonner tout le monde défere,
Sinon que les François ont la teste legere?
Ils le font bien paroistre aux ouvrages d'esprit.
On en juge à la mode, à la mode on écrit,
On neglige Cyrus, Pharamond, Polexandre,
On laisse la Clelie, on ne lit plus Cassandre,
Et l'on prend ces livrets où l'on ne trouve rien,
Où tout le beau travail du sec historien
Est une seule intrigue, et souvent mal noüée.
Il faut voir cependant combien elle est loüée ;
On en fait le sujet des conversations,
On en fait le sujet des contestations ;
Mesme de beaux esprits, et des plus authentiques,
En donnent au public de sçavantes critiques.
O l'important ouvrage! en quels temps vivons-nous !
Que la mode, Damon, fait de sortes de fous!
Je tenois l'autre jour ce discours chez Orante,

Orante, bel esprit, precieuse, sçavante,
Qui décide du sort des ouvrages du temps,
Mais à qui tout déplaist, hors les beaux sentimens,
Chose fade à la longue, et beaucoup ennuyeuse,
Mesme qu'on peut nommer de belle viande creuse.
Sçavez-vous de quel air elle me querella,
Et les piquans propos dont elle m'accabla?
« Vous estes du vieux temps, Alcidon, me dit-elle,
Vous osez devant moy traitter de bagatelle
Ces ouvrages divins, goûtez des délicats?
Qu'en comparaison d'eux vos gros romans sont plats!
— S'il faut que le roman cede aux historiettes,
Il faut que l'Opera cede aux Marionnettes »,
Luy dis-je en soûriant. Mais j'en demeuray là,
Car avec trop d'aigreur elle me repliqua.
Tu peux juger, Damon, par cette impertinence,
Jusqu'où la mode étend son injuste licence;
Elle a sur le Parnasse un absolu pouvoir,
Ce que les bouts rimez en leur temps firent voir:
Si-tost qu'à leur fureur la porte fut ouverte,
La plaine d'Hélicon s'en vit toute couverte;
Au bout de quelque temps la mode s'en passa,
Et celle d'autres vers, pour un temps, la chassa,
Vers que mirent au jour, sous le nom de burlesque,
Certains rimeurs bouffons, de qui l'esprit grotesque,
A force d'y mesler des mots de crochetteurs,
Fit qu'on estima peu l'ouvrage et les autheurs;

Il en faut excepter un, pourtant, entre mille,
Qui sceût faire un plaisant du serieux Virgile,
Et dont les vers badins, aisez, point ennuyeux,
Le peuvent disputer à des vers serieux.
Chacun sçait cependant combien on eut de peine
A vuider ce limon de la docte fontaine.
Mais malgré soy, Damon, à la mode on se rend,
Et sa force est pareille à celle d'un torrent,
Dont la rapidité soudaine et violente
Entraîne en sa fureur tout ce qui se presente;
De tout ce qui luy plaist le monde est enchanté,
Enfin elle fait tout avec authorité.
Ne vois-tu pas comment Hélicon la revere?
A d'assez bons rimeurs aujourd'huy l'on voit faire
De ces vers sans façon, vers libres, inégaux,
Vers qu'on devoit laisser en proye aux madrigaux,
Vers enfin dont l'oreille est rarement charmée,
Et qu'on peut appeller de la prose rimée.
Damon, voilà d'où vient ce grand débordement
D'ouvrages imparfaits, et ce déchaînement
De burlesque ennuyeux, de contes à Peau-d'asne,
Qui de ce mont sacré vont faire un mont profane.
Mais prétendre arrester la mode en sa fureur,
C'est prétendre guerir tout le monde d'erreur.
Tout se rend à ses loix, elle taille, elle ordonne,
Aux orateurs sacrez des regles elle donne,
Et ne voyons-nous pas que les predicateurs

S'accommodent toûjours au goust des auditeurs?
Ils en jugent souvent par brigue, par caprice,
Et, l'on peut ajoûter, avec tant d'injustice
Qu'à la cour un sermon qui ne réüssit pas
Met sans aucun retour un prédicateur bas;
La parole de Dieu, dans le siecle où nous sommes,
Devient par ce moyen la parole des hommes,
Ses traits sçavent charmer l'esprit de l'auditeur,
Mais assez rarement vont-ils jusques au cœur.
Aux directeurs aussi la mode est beaucoup chere,
C'est d'elle uniquement qu'ils tiennent l'art de plaire;
Eussent-ils d'un martyr l'ardeur, la pieté,
Sans ce je ne sçay quoy de la mode emprunté
Qui gagne saintement les dames importantes,
Ils se verroient réduits, tout au plus, aux suivantes;
Mais les grands directeurs, pour leurs devots emplois,
Ne veulent s'attacher qu'à des dames de choix,
Des dames du grand air, des dames distinguées,
Et leurs confessions aujourd'huy sont briguées.
« Mais d'où vient, demandoient un jour quelques railleurs,
Que si peu d'hommes vont chercher les directeurs,
Et qu'ils ont autour d'eux ce grand nombre de dames? »
Quelqu'un leur répondit: « C'est que ce sont des femmes;
Leur sexe est agreable, aimant fort l'entretien,
Le directeur s'y plaist, et s'en acquite bien;
La direction faite, on parle de nouvelles,
Sans jamais oublier le secret des ruelles:

Aussi que diroient-ils en deux heures, ou trois?
Prens garde, Directeur, le diable est bien matois;
Accourcis le discours, si tu veux estre sage:
Souvent, sans y penser, dans le piege on s'engage,
Et le peril est grand dans de si longs propos.
Profitez de l'avis, mes beaux peres devots.
Les devotes, Damon, sont beaucoup à la mode;
Avec Dieu comme on peut le monde on accommode;
On fait un peu de bien, on fait un peu de mal,
Pour le matin l'eglise, et pour le soir le bal;
On rencontre un galand, on luy preste l'oreille,
Mais sans dessein, dit-on, que le cœur se réveille
Par aucun sentiment contraire à la pudeur.
Dites, qu'en pensez-vous? répondez, Directeur.
La mode est donc le dieu presque de tout le monde,
La raison en raison contre elle en vain se fonde,
Il faut bien s'y soûmettre en dépit qu'on en ait,
A moins que de passer pour un esprit malfait.
Elle décide aussi du prix de la science.
Descartes paroist-il, on l'adore, on l'encense,
Aristote est un sot avec ses qualitez,
Par luy les accidens furent mal inventez,
Et ses universaux et ses catégories
Se peuvent appeler de pures réveries.
Enfin de cet autheur les dogmes sont bernez;
Tel qui dans ses écrits ne mit jamais le nez,
Pour paroistre à la mode homme scientifique,

Soûtient que ce réveur a gasté la physique,
Que sa doctrine n'est que pour les seuls pedants,
Mais que celle de l'autre est pour les vrais sçavans,
Qui connoissent à fonds, dans leur docte cabale,
L'astomate fameux, la glande pinéale,
Et les rares secrets de la sensation,
Que ne connût jamais la gréque nation.
« Allez vous promener, formes substancielles,
Dit le Cartésien, ignorances réelles,
Écoutons prononcer l'oracle de nos jours,
Et n'oublions jamais ce mystique discours :
Substance qui s'étend, et substance qui pense,
C'est la suggestion de quelque intelligence,
Paroles toutes d'or, et qui les entend bien
Peut se vanter par tout d'estre physicien. »
Voilà le procés fait au bon homme Aristote,
Et quiconque le suit est ignorant, radote,
De son authorité Descartes le proscrit;
C'est le roy des sçavans, et la mode y souscrit.
Si tost que Copernic présente son systhéme,
La mode le reçoit, et c'est presque un blasphéme
Que d'oser critiquer ce nouveau Josüé.
Malgré ses ennemis, il doit estre loüé
D'arrester le soleil, qui dans la vaste pleine
Du globe de cristal couroit sans prendre haleine.
D'avoir tant galoppé qu'il devoit estre las!
De ce grand astrologue il ne se plaindra pas;

Contre luy cependant la terre est en colere :
Car, étant comme elle est une pesante sphere
Qui de tout temps étoit dans un profond repos,
Avec tant de citez qui luy chargent le dos,
De tourner jour et nuit elle doit estre lasse ;
En vain à Copernic elle demande grace,
Parce qu'en s'arrétant une heure seulement,
L'univers tomberoit dans le déreglement.
Tout cela, cher Damon, n'est pas de conséquence ;
Que la mode en tout temps exerce sa puissance
Sur les vers, sur les mots, sur les physiciens,
Ce sont des jeux d'esprit qu'on peut nommer des riens ;
Que tout le genre humain luy serve de poupées,
Tantost les habillant d'étoffes découpées,
Tantost de tiretaine, et tantost de velours,
Ou de riches brocards, les plus chers, les plus lourds ;
Que l'une en Pantalon vienne faire une entrée,
Une autre en vray marquis sous l'étoffe dorée,
Enfin sous l'habit brun, ou sous l'habit d'éclat,
Le sage est toûjours sage, et le fat toûjours fat.
Mais elle veut aussi, par un desordre étrange,
Que l'ame sous ses loix en esclave se range,
Et c'est elle aujourd'huy qui gouverne les mœurs ;
La vertu luy déplayst, on rit de ses rigueurs,
Elle ne reçoit plus ny vœux ny sacrifices,
Des vices établis chacun fait ses délices ;
Et ceux sur qui le ciel en souphre se fondit

Par la mode du temps se trouvent en crédit;
La nature s'en plaint, le beau sexe en murmure;
Mais, sans avoir égard à devoir, à nature,
Dés que la mode veut qu'on soit un scelerat,
Le libertin s'oblige au crime par contract;
Il s'établit des loix, sans estre formaliste,
Et c'est là le canal de la secte deïste.
Elle est fort à la mode, on n'en est point gesné.
« Pour vivre sans plaisir l'homme seroit-il né?
Disent les forts esprits. Laissons la loy, de grace,
C'est la part des capots et de la populace;
Crime, fraude, vertu, justice, bien ou mal,
Allons droit à nos fins, pour nous tout est égal. »
Il ne faut point flatter; cette damnable secte
Par tout de son venim beaucoup de monde infecte:
Sans elle verroit-on ce grand emportement
De cent crimes divers commis si hardiment,
Ce brigandage ouvert, ces hautes injustices,
Tant de fausses vertus dont on masque les vices?
Sans elle, des donneurs de benedictions
Se verroient-ils atteints de belles passions?
Seroient-ils si sçavans dans la carte du Tendre?
Ah! qu'ils auront un jour de grands comptes à rendre!
En ce siecle doré les vices vont beau train,
La droiture s'en plaint, mais sa plainte est en vain,
La foulle des plaisirs occupe tout le monde;
Si la vertu murmure, on la berne, on la fronde;

Enfin la temperance a perdu son procés,
Et le luxe est poussé jusqu'au dernier excés.
L'horrible soif de l'or va jusques à la rage,
Pour l'attirer à soy l'on met tout en usage;
La mode est d'estre riche, il faut l'estre, et, dust-on
Devenir pour jamais esclave du démon,
Les sens ont le dessus, la raison l'on écrase;
La seule mode enfin des desirs est la base.
On a beau déclamer, le monde libertin
S'abandonne aux plaisirs, s'abandonne au destin,
S'étant mis fortement ce dogme dans la teste
Que son ame a le sort de l'ame d'une beste;
Et son lâche dessein de contenter ses sens
Fomente dans son cœur ces brutaux sentimens.
Ainsi, ne croyant point de peines éternelles,
Il court aveuglément aux choses criminelles;
Et, n'étoit que souvent l'échaffaud luy fait peur,
Il pousseroit plus loin le feu de sa fureur.
Il garde toutefois de certaines mesures,
En bon Tartuffe il fait les devotes figures;
Il assiste souvent à nos mysteres saints;
Les levres il remuë, au ciel leve les mains;
Il fléchit les genoux, se frappe la poitrine,
Et ne diroit-on pas qu'une flâme divine
Allume dans son sein l'ardente charité
Qui nous mene au chemin de la felicité?
Mais ce n'est qu'un trompeur, ce n'est qu'un hypocrite,

Au sortir du lieu saint ce fou se précipite
Dans cet abîme affreux de crimes qu'on deffend :
L'un achette une vierge, et sa mere la vend;
L'un va trouver l'inceste, et l'autre l'adultere;
L'un d'un subtil poison va regaler son pere;
L'autre, avec un faux coin à l'image du Roy,
Va frapper des loüis d'or de mauvais alloy;
L'un court à son usure, et l'autre à sa vengeance;
Le juge corrompu fait pencher la balence
Du côté qu'il luy plaist, quand le plaideur a mis
Dans le fond de son sac bon nombre de loüis.
Chacun prend le party qui luy semble commode;
Armide fait l'amour, et dit que c'est la mode,
Qu'un commerce galant n'est point contre l'honneur,
Pourvû qu'un seul amant soit reçû dans le cœur.
« Malgré vous, poursuit-elle, un époux on vous donne
De qui mille deffauts composent la personne,
Un jaloux, un tyran, qui vous fait enrager;
Le cœur dans ce chagrin cherche à se soulager.
Ainsi, pour addoucir ma peine trop cruelle,
J'ay conquis un amant à qui je suis fidelle.
Puisqu'il est de mon choix, n'est-il pas mon époux?
Ah! qu'il me venge bien de mon vilain jaloux! »
Que la vertu fulmine et que l'honneur en gronde,
Cette mode est du siecle, et l'équité la fonde.
Ainsi la mode étend son pouvoir en tout lieu,
Et passe jusqu'aux gens que l'on consacre à Dieu :

C'est à qui briguera le meilleur benefice,
Non pas dans le dessein d'en faire mieux l'office,
Mais pour estre à son aise et d'un gros train suivy,
Pour avoir une table où tout soit bien servy,
Et dont les mets friands, que le flatteur admire,
Sont la substance, helas! du pauvre qui soûpire.
Les pauvres de ces gens sont de bons officiers,
Comme maistres d'hôtel, cuisiniers, sommeliers;
Ce sont cochers, laquais, portiers, mangeurs d'avéne,
Et mesme assez souvent la petite Climene,
Pour soulager le poids du triste celibat
Dont ils rompent le vœu sans rendre de combat.
Les devots fondateurs de ces gras benefices
Ne croyoient pas fonder de quoy nourrir les vices;
Leur dessein étoit bon, car ils s'étoient flattez
Qu'on ne changeroit point des morts les volontez;
Mais Rome trouva bon de les mettre en commande,
Des abbez reguliers la gesne étant trop grande.
Depuis le gros seigneur jusqu'au moindre bourgeois,
Dans toutes les maisons d'un enfant on fait choix
Pour, malgré luy souvent, luy donner la soutane;
Benefices ou non, soit devot, soit profane,
Fût-il un vray brutal, ne sceût-il A ny B,
La chose est resolüe, il faut qu'il soit abbé;
N'eust-il qu'une prébende, et mesme une chappelle,
Dés qu'il est tonsuré, c'est ainsi qu'on l'appelle;
Et c'est de là que vient cette confusion

D'abbez, dont on pourroit compter un million.
Il n'est rien de si propre, et leur douce maniere
N'a pas beaucoup de l'air de diseurs de breviaire;
Pour eux les saints canons n'ayant aucuns appas,
La pluspart sont abbez comme ne l'étant pas;
Ils courent les plaisirs, ils cajolent les belles,
Et ce sont aujourd'huy les heros des ruelles.
Ils prennent aisément l'air tendre, l'air galant;
L'un fait des jolis vers, et l'autre avec son chant
Doux, et passionné de la belle méthode,
Charme Iris, qui s'écrie : « Ah! qu'il chante à la mode!
Sans mentir, il enchante. » Eh! qui s'en deffendra?
Il ne s'épuise point, il sçait trois opera!
O l'aimable garçon, et qu'il peut à bon titre
Avec tant de talens aspirer à la mitre!
La mode veut pourtant que tous les quatre mois
Cet abbé si joly monte en chaire une fois,
Et les dames y vont en foulle pour entendre
Ce qu'il ne luy coûta que la peine d'apprendre.
Combien de récriemens de ce ton précieux,
Qui, bien que de la mode, est beaucoup ennuyeux!
Et de l'air qu'on l'écoute, et de l'air qu'on le loüe,
Ne jugeroit-on pas que c'est un Bourdaloüe?
Mais en ce siecle, helas! où l'on vit comme on vit,
La vertu, le bon sens, se trouvent sans crédit;
La mode a tout gasté, sans aucune esperance
Que l'on puisse des mœurs r'établir l'innocence;

Et, malgré la raison et ses sages discours,
Le monde en usera comme il a fait toûjours.
Pour toy, mon cher Damon, suy tes belles maximes,
Détestant toute mode où se trouvent les crimes.







LETTRE MORALE

A MADEMOISELLE ***

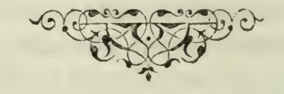
DONT LA FORTUNE N'ESTOIT PAS BONNE

HELAS! *pourquoy faut-il, parfaite Celimene,*
Que des plus noirs chagrins vôtre cœur soit la scene,
Et qu'étant si charmante et si pleine d'appas,
La joye et les plaisirs ne suivent point vos pas?
Ils les suivroient par tout, n'étoit la sainte flame
Des plus hautes vertus qui gouvernent vôtre ame.
Avecque tant d'attraits, avec tant de beauté,
Quels plaisirs n'auroit point un esprit emporté!
Pour peu qu'il témoignast de lâche complaisance,
On le verroit bien-tost nager dans l'abondance;
Les belles comme vous ont les plus sûrs moyens,
Aux dépens de l'honneur, d'acquerir de grands biens;

L'or suit toûjours les pas des beautez criminelles,
Dérobe à la vertu mille cœurs infidelles,
Et l'on voit aujourd'huy qu'à la ville, à la cour,
Il en attire plus que ne fait pas l'amour.
Mais, malgré le débris et le triste naufrage
D'un bien dont vous deviez avoir un gros partage,
Et que cruellement vous ravit le mal-heur,
Au faux brillant de l'or vous préferez l'honneur;
Et, voyant renverser une fortune heureuse,
Vous souffrez ce revers en ame genereuse.
Avec ces sentimens d'un esprit vraiment fort,
Que malgré vos chagrins j'estime vôtre sort!
D'une ame qui s'éleve audessus du vulgaire
Le principal bon-heur consiste à ne rien faire
Qui ne soit digne d'elle et de la noble fin
Où le Ciel toûjours sage a fixé son destin.
Elle sçait que la vie est un simple passage
Pour arriver un jour à ce sublime étage
Où regne pour jamais une felicité
Qui vaut mieux que tout l'or, que toute la beauté,
Que tous les vains plaisirs, et que toute la pompe
Du monde corrompu, qui flatte, mais qui trompe.
Souvent on porte envie aux funestes douceurs
De ceux qu'il a comblez de ses fausses faveurs;
Mais que sont ces douceurs? une ombre, une fumée,
Une fuzée éteinte aussi-tost qu'allumée.
Plus un cœur se nourrit de tous ces vains plaisirs,

Plus une soif ardente allume ses desirs;
On croit qu'aux noirs chagrins c'est l'unique remede,
Mais la douleur les suit, et toûjours leur succede.
On les voit disparoistre au moment qu'on les tient,
Et c'est pour son tourment que le cœur s'en souvient.
On le sçait, on le sent; mais, malgré la sagesse,
L'ame insensiblement tombe dans la foiblesse;
De chagrins et d'ennuis un cœur toûjours battu
Laisse trop lâchement endormir la vertu.
La mauvaise fortune abbat, rend léthargique,
Etouffe dans le sein ce qu'il a d'heroïque;
Le present vous afflige, on craint pour l'avenir,
Et contre ses assauts on a peine à tenir.
Il faut laisser passer ces assauts, ces orages,
Puis ensuite écouter les discours toûjours sages
De la droite raison, qui revient au secours:
Car difficilement on arreste le cours
De ces rudes torrens qui, dans leur violence,
Bravent tous les efforts de nostre resistance.
Quelque fois, Célimene, ils vous troublent le cœur;
Mais, sans vous étonner de leur chaude fureur,
Suivez toûjours les pas d'une ame genereuse,
Et croyez que souvent telle qu'on croit heureuse,
Avec son bien immense, avec sa qualité,
A beaucoup plus que vous l'esprit inquieté.
Combien de sages cœurs gastez par l'opulence!
Le vice (il est trop vray) suit de prés l'affluence,

Et c'est un pur miracle, et mesme des plus grands,
De trouver la vertu chez les gens opulens.
Mais, si vous étiez riche, avec tant d'avantage
D'ame, d'esprit, de corps, de beauté, de visage,
N'en seroit-ce pas trop? Je tremblerois pour vous.
Celimene, aprés tout, c'est un sort assez doux
Que d'estre au premier rang non seulement des belles,
Mais des sages encore et des spirituelles.
Sur la vertu pourtant faites le premier fonds,
Tout le reste perit avecque les saisons.
Eh! que vous servira lorsque, dans trente années,
Que toutes vos beautez se verront surannées,
On dira : « L'on voit bien que dans ses jeunes ans
Elle eût de la beauté, qu'elle eût des agrémens? »
Quand on auroit esté plus belle que les anges,
Celimene, ce sont de crüelles loüanges!
Mais, aprés ces discours pleins de conseils moraux,
Croyez qu'en vous plaignant je prens part à vos maux,
Selon le vray devoir d'un cœur tendre et fidéle,
Et dont vous n'ignorez ny l'ardeur ny le zéle.





STANCES SATYRIQUES

Contre les mensonges et les extravagances des poëtes.

Que c'est un art menteur que l'art de poësie!
Il fait tomber en frénesie
Ceux qui se meslent de rimer:
Car, dans leurs nombreuses cadences,
Tout leur talent est d'exprimer
De pures visions et des extravagances.

&

L'un, tout desespéré, va conter aux ecos
Combien amour luy fait de maux;
Puis il va le dire aux fontaines.
Il en instruit les prez, les mons,
Et fait confident de ses peines
Tout ce qui vole en l'air, jusques aux papillons.

&

L'autre, au bord d'un ruisseau, comme un vray fanatique,
L'apostrophe d'un ton tragique,
Luy disant, tout baigné de pleurs :
« Arreste le cours de ton onde,
Je te veux conter les douleurs
Que me fait éprouver la plus belle du monde. »

❧

Combien de faux tourmens, combien de faux souspirs,
Combien aussi de faux desirs,
Paroissent vrais dans leurs ouvrages!
Et combien souvent y voit-on
Briller de divines images,
De qui l'original est laid comme un démon!

❧

Ils prodiguent souvent et l'albâtre et l'yvoire
En faveur d'une gorge noire;
Du plus riche éclat des rubis
Ils parent une laide bouche,
Et couchent la rose et le lys
Où la rose et le lys n'eurent jamais de couche.

❧

Combien nous ont-ils peint d'Amarantes, d'Iris,
De Celimenes, de Cloris,
Combien de Calistes parfaites,
Qui font naître les doux tourmens,
Mais qui ne sont que des Perrettes,
Malgré le vain éclat de ces noms de romans!

❧

Ils font comme il leur plaist mille metamorphoses:
Ils changent les soucys en roses,
L'ebéne en albâtre tres-fin;
Et chez cette race fantasque
Tout est brillant, tout est divin,
Mais souvent tout est laid quand on oste le masque.

❧

Une laide avec soin consulte son miroir,
Se flattant sottement d'y voir
Ce qu'une ode luy represente;
S'il ne le represente pas,
Elle s'écrie : « Il faut qu'il mente,
Car l'ode assûrément a bien peint mes appas. »

❧

Ainsi ces imposteurs avec leurs hyperboles
Abusent force laides folles;
Mais que peut-on esperer d'eux
Autre chose que du mensonge,
Puisqu'Apollon au cerveau creux,
Pegase et les neuf Sœurs sont les enfans d'un songe?





NOTES

Page 3, ligne 12. Le marquis de Salles, puis marquis de Montausier, fait duc et pair en 1664, fut nommé, en 1668, gouverneur du grand Dauphin ; c'est à cette dernière distinction que Petit fait ici allusion. Notre poète semble avoir reçu beaucoup de marques de bienveillance de ce vrai grand seigneur, l'époux de Julie d'Angennes, qui ne se défendait pas trop d'avoir fourni au moins quelques traits à l'*Alceste* de Molière.

7, 4. En 1685, Boileau avait publié, dans les éditions de ses Œuvres de 1665, 1666, 1668, 1674 et 1683, ses neuf premières satires ; elles avaient eu assez de succès pour expliquer, à elles seules, l'allusion de Petit ; car il faut remarquer que le mouvement d'observation satirique qui avait produit dans la première moitié du siècle, outre les *Satires* de Regnier, celles de du Lorens (1624, 1633 et 1646), de Courval-Sonnet (1627), de Robert Angot (1637), s'était un peu ralenti ; Regnard ne devait écrire qu'en 1693 sa *Satire contre les Maris,* et Gacon, le poète sans fard, ne fit paraître qu'en 1696 ses *Discours satiriques en vers.*

12, vers 15. Ce n'est que dans les *Nouvelles Œuvres* de Le Pays (t. II, p. 121 de l'édition elzévirienne 1677) que j'ai vu le nom de Boileau imprimé avec cette orthographe ; les contemporains l'appellent toujours Despréaux, et si l'un

d'eux, le duc de Nevers, dans sa *Parodie de l'Ode sur la prise de Namur,* déroge à cet usage, il écrit comme nous :

Quelle est la nouvelle yvresse
Qui fait à Boileau la loi!...

Il y a dans les vers suivants une critique évidente de Boileau, de ce système d'attaques contre les personnes, qui devient criminel

Lorsque du nom des gens l'auteur enfle sa rime.

Cette critique ne dut pas déplaire à Montausier, qui en voulait à Boileau de certains vers de la *Satire I.*

P. 14, v. 8. Il y avait quinze ans que Guillaume de Brébeuf était mort, avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité; nous voyons pourtant que sa renommée poétique lui avait survécu. Après Mézeray, après Chapelain, après Corneille, *la Pharsale* gardait des partisans, en attendant que M. Ch. Asselineau pût écrire qu'elle est « un des monuments les plus intéressants et les plus remarquables de la poésie française ».

17, 1 et suiv. Petit pouvait bien parler de ses cheveux blancs, il avait soixante-dix ans quand il publia ses *Satires.* Quant aux *mille vers badins* qu'il dit avoir composés en sa jeunesse, il ne nous en reste que les pièces peu nombreuses et contestées du *Recueil de Sercy*, dont plusieurs (les stances, entre autres, adressées à Mme de Rambouillet après la mort de son fils, le marquis de Pisani) n'ont absolument rien de *badin.* M. L. de Veyrières (*Monographie du Sonnet,* Paris, Bachelin-Deflorenne, 1873) cite un sonnet de *M. Petit, de Rouen,* imprimé dans un Recueil de 1701.

19, 3. Irus était un mendiant d'Ithaque, messager des amants de Pénélope; Ulysse, qu'il voulait empêcher d'entrer dans le palais, le tua d'un coup de poing. (Voir *Odyssée,* ch. XVIII.)

21, 25. Cette orthographe du mot plafond donne son

étymologie ; on la trouve aussi dans Regnard, *Satire contre les maris :*

Mais fuyons, sous ses pieds tous les parquets gémissent,
De sermons tout nouveaux les plats-fonds *retentissent.*

P. 27, v. 14. La *Philologie française* de Noël et Carpentier donne des exemples du mot *indéfendu,* c'est-à-dire *que personne ne défend;* ils sont tirés des ouvrages du P. Berruyer et de l'abbé Velly ; ce dernier a même employé *indéfendu* substantivement.

— 19. L'*imitateur du fameux Juvénal* est très certainement Boileau, qui a imité de Juvénal ses *Satires* I, V et VI, et lui a emprunté d'innombrables traits.

28, 15 et suiv. Je ne crois pas que l'on ait mentionné Petit parmi les auteurs qui ont traité, après La Fontaine, et un peu différemment, l'apologue de *l'Ane vêtu de la peau du lion ;* la fable de La Fontaine, la 21[e] du livre V, avait paru dans le premier recueil de 1669.

— 24. *Morgant* est le participe présent du vieux verbe *morguer,* regarder d'un air fier et insolent ; il est dans Montaigne et dans la troisième *Satire* de Regnier,

Pourveu qu'on soit morgant, *qu'on bride sa moustache...*

29, 12. Au temps de Petit, on commençait à donner le nom de *traitants* aux *gens d'affaires* qui tenaient les fermes du roi, au lieu du nom de *partisans,* qui était devenu odieux. La Bruyère désignait mystérieusement ces gens-là sous les lettres P. T. S. (*Caractères, des Biens de fortune.*)

30, 18. *Croyant qu'il leur est hoc,* qu'il leur est dû. Dans un jeu de cartes de l'époque, on disait *hoc* en jetant sur le tapis la carte gagnante.

MARTINE. ... *Mon congé cent fois me fût-il* hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

(MOLIÈRE, *les Femmes savantes,* acte V, scène III.)

P. 30, v. 27. En faisant de Mascarille une sorte d'intrigant du grand monde, Petit a dénaturé ce type de valet frère de Crispin et de Scapin, comme devait aussi le faire M. Henri Meilhac, dans une comédie, *Un petit-fils de Mascarille*, représentée en 1859. — Les vers suivants montrent le cas que notre auteur faisait de Molière.

31, 26. En 1654, François Hedelin, abbé d'Aubignac, avait fait paraître la *Nouvelle Histoire du temps, ou Relation véritable du royaume de Coquetterie.*

32, 20. *Faire le fin d'une chose,* ne vouloir point découvrir ce que l'on en pense, ce que l'on en sait. (*Dictionnaire de Trévoux.*)

34, 9. C'étaient presque, en effet, les mots mêmes de Madelon à la scène v des *Précieuses ridicules :* « Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens... »

36, ligne 4 du *sommaire.* « L'Académie, — dit le *Dictionnaire de Trévoux,* — pretend que *risque* est toujours masculin, excepté dans cette seule phrase, *à toute risque ;* mais de bons auteurs le font féminin » ; il cite plusieurs exemples et conclut : « Je crois pourtant qu'aujourd'hui on le fait communément masculin... »

— vers 10. Ch. Nodier remarque que *fourbe* n'a pas tout à fait le même sens que *fourberie :* le second de ces mots indique une action déterminée, le premier, un penchant habituel. *Fourbe,* qui ne se dit plus, est dans les bons écrivains des deux derniers siècles, dans Corneille, dans Boileau *Satire* I, vers 35), et même dans Delille (*Énéide,* livre II).

37, 2. *Piquer le coffre,* c'est attendre assis sur un coffre (Caillot, *Nouveau Dictionnaire proverbial,* 1829) ; l'argot moderne me semble offrir un synonyme de cette locution dans *croquer le marmot.*

— 27. Varin, célèbre graveur en médailles, né en 1604, à Liège, mourut en 1692 ; il avait entrepris une histoire métallique du règne de Louis XIV ; on trouve son éloge dans les *Hommes illustres* de Perrault (II, 85.)

P. 39, v. 12, et plus bas, p. 40, v. 15. Le glorieux compatriote de Petit est, à ma connaissance, le seul auteur qui ait fait *idole* du masculin.

*Et Pison ne sera qu'*un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.

(P. CORNEILLE, *Othon,* acte III, scène I.)

42, 4. Le *Sage par excellence* est Salomon ; le fameux adage : *Stultorum numerus est infinitus,* servait de devise à la *Compagnie de la Mère folle de Dijon.*

— 15. « On dit communément, — selon un vieil auteur, — qu'un homme médit *du tiers et du quart,* pour dire indifféremment et sans choix, de toutes sortes de personnes. » Cette locution est toujours en usage.

— 24. C'est donc Epicure qui eut l'idée de loger la Vérité dans un puits; Apelles, dans son tableau de *la Calomnie,* avait représenté sous les traits d'une femme modeste cette fille de Jupiter, mère de la Justice et de la Vertu.

43, 11 et suiv. Il fallait du courage pour s'élever contre la vénalité des offices, que François Ier avait établie, que ses successeurs propagèrent, et que Montesquieu lui-même ne put que faiblement défendre. Cette somme de *dix mille louis,* énorme pour l'époque, était, sans doute, ce que coûtait une charge de conseiller au Parlement (on disait indifféremment *charge* ou *office,* depuis que les charges municipales avaient été confisquées au profit du gouvernement et érigées en titre d'offices).

45, 18. Je n ai trouvé cette expression nulle part, mais Petit doit avoir sacrifié aux exigences de la rime, car le *Dictionnaire de Trévoux* et le *Dictionnaire proverbial* de Caillot disent, dans un sens qui me paraît analogue : *le grand chemin des vaches,* les chemins où l'on va par terre, et, en proverbe, l'usage commun et ordinaire.

46, 23. *Pot,* en termes de guerre, est une espèce de

morion ou de salade que portent les gens de pied, qui ne couvre que le haut de la tête (*Dictionnaire de Trévoux.*) Cette orthographe de la 3e personne de l'indicatif présent du verbe *bouillir* est dans Montaigne : « Si elles prennent un mari à qui la vigueur de l'âge *boult* encore... » (Livre III, ch. v.)

P. 48, v. 4. « Thaïs, Athénienne, suivit Alexandre, dont elle fit les délices; elle l'engagea, à la suite d'une débauche, à mettre le feu au palais de Persépolis. » (CHAUFFARD, *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. IV, p. 384.)

49, 26. Des recherches minutieuses feraient peut-être découvrir les noms de ces « rejetons de Juifs », aïeux immédiats de Samuel Bernard et des frères Hogguéres; La Bruyère avait pu voir passer devant la chambre de justice de 1661 nombre de ceux qu'il appelle les *manieurs d'argent.* (*Caractères, des Biens de fortune.*)

50, 25. Depuis huit ans, Racine, attristé par la bataille de *Phèdre*, n'écrivait plus pour le théâtre; sa réputation était grande, mais son génie contesté; Petit devançait le jugement de la postérité en lui rendant le même intelligent hommage qu'à Molière et à Boileau.

51, 23 et suiv. « Il y a des femmes déjà flétries qui sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille. » (LA BRUYÈRE, *Caractères, des Femmes.*)

52, 27. « *Jamais* se prend aussi substantivement... Exemple : Quand j'ai promis amitié à quelqu'un, c'est pour *un jamais,* c'est-à-dire pour toujours. » (*Dictionnaire de Trévoux.*)

53, 2. Malgré l'édit de 1625 qui punissait les malversations des officiers comptables et des *gens d'affaires*, malgré le formidable discours de Denis Talon près la Chambre de justice de 1661, malgré le gibet dressé pour quelques-uns des plus odieux *partisans,* la corruption finan-

cière ne connut pas de bornes pendant les dernières guerres de Louis XIV.

P. 53, v. 17 et suiv. Ce jugement littéraire fait grand honneur à Petit; il a le bon goût de ne pas s'acharner contre Ronsard, lui assimile Desportes (qui n'était que son plus ingénieux disciple et dont on voulait faire son rival heureux); enfin, en dépit de la pompeuse tirade de l'*Art poétique,* alors dans toutes les mémoires, il constate le déclin de la gloire de Malherbe.

56, 11. La forme ordinaire de ce très ancien proverbe est : *A chaque fou sa marotte.*

58, 6. Est-ce le même dont parle Gacon, dans sa *Satire contre les Femmes,* adressée à Boileau :

Qu'auroient dit tes censeurs si, jusque sous le dais,
Aux dames de la Cour décochant mille traits,
On eût vu dans tes vers l'une levant le masque,
S'abandonner sans honte aux caresses du Basque ?

D'ailleurs, *basque* peut être pris ici dans un sens général et mis pour *laquais*, car on sait le proverbe : *Courir comme un Basque,* et les fonctions du laquais consistaient surtout autrefois à courir pour le compte de son maître. Dans Rabelais (livre I, ch. XXVIII), Grand-Gousier dépêche « *le Basque, son laquais,* pour querir Gargantua en toute hâte. » — « Du pays de Béarn viennent des laquais, les plus propres à courir qu'on sauroit demander, » dit un auteur, cité par M. G. Depping, *Merveilles de la force et de l'adresse,* p. 123.

60, 5. *Coquin* a ici son sens primitif (du latin *coquinus,* de cuisine); il veut dire pauvre diable, belître, qui fréquente les cuisines.

— 18. « *Sosie* de la livrée a passé à une sous-ferme », dit La Bruyère, qui parle aussi d'un *Champagne.* (*Caractères, des Biens de fortune.*) — *Genet,* espèce de cheval venant d'Espagne ou de Portugal, agile et bien propor-

tionné; d'après Ménage, ce mot, qui signifiait originairement *un cavalier,* a été transporté au cheval même.

P. 61, v. 8. Les *esclaves d'Alger* étaient des captifs pris par les corsaires, et que les frères *de la Merci* s'employaient courageusement à racheter. V. la *Relation du voyage que les religieux de l'Ordre de la Mercy ont fait en la ville d'Alger :* Aix, J. B. et E., Roize, 1663.

62, 19. *Finance* (au singulier), argent monnoyé. (*Dictionnaire de Trévoux.*)

64, 17. Ai-je eu raison de substituer *moralité* à *mortalité*, qui est dans le texte de 1686? Ce dernier mot était peu clair et à peine français.

65, 6. *Heyssope,* plante qui pousse des tiges courtes et branchues. — Au vers suivant, *syndiquer* est employé dans le vieux sens de *contrôler, censurer.* « A la mienne volonté que nous eussions quelques doctes grammairiens pour *syndiquer* les livres... » (Estienne Pasquier, liv. X, lettre 7.)

68, 1. *Fat,* au XVIIe siècle, signifiait niais; La Bruyère a dit que le *fat* est composé de l'*impertinent* et du *sot.* (*Caractères, des Jugements.*)

69, 16. *Dîner par cœur*, locution analogue à *dîner en blanc*, que j'ai rencontrée ailleurs.

Je sens gronder la faim qui dit, dedans mon flanc,
Estre un maigre plaisir que de dîner en blanc.

(François Auffray, *la Zoanthropie.*)

70, 10. *Double,* petite monnaie de cuivre valant deux deniers. Il sert à exagérer la pauvreté. (*Dictionnaire de Trévoux.*)

70, 27. Petit ne pouvait mieux terminer sa peinture satirique de la vie libertine des gens d'église que par ce souvenir de Rabelais. (*Gargantua,* liv. I, ch. LII et suiv.)

Plus libertin d'ailleurs qu'un moyne de Thélème.

(Du Lorens, Satire XI.)

P. 71, v. 1. Ce n'est pas seulement le premier hémistiche de cette satire qui est identique au début de la *Satire VIII* de Boileau, *de l'Homme*, publiée en 1668 ; ces deux pièces offrent de nombreuses analogies, l'une roulant sur les vices, l'autre sur la misère de l'homme; mais Petit a imité Despréaux comme Despréaux imitait les anciens.

72, 7. Il semble que Petit, saisi de terreur, se remémore ici ces terribles procès d'empoisonnements, si fréquents dans la seconde partie du XVIIe siècle. En 1673, les pénitenciers de Notre-Dame avertirent la police qu'un nombre énorme de femmes s'accusaient d'avoir empoisonné leurs maris; en 1676, il y eut l'effrayante affaire de la Brinvilliers, qui avait appris de son amant, enfermé à la Bastille avec un Italien, à fabriquer les poisons des Médicis et des Borgia; enfin, il est aujourd'hui avéré que Mme de Montespan attenta deux fois à la vie de Louis XIV. (Voir *l'Affaire des Poisons et Mme de Montespan*, par Jules Loiseleur. Paris, Plon, 1882.)

73, 6. On pourrait croire moderne ce mot *empirique*, substantif et adjectif à la fois, mais le mot est aussi vieux que l'idée ; Pline et Celse parlent, sans mépris d'ailleurs, de la médecine *empirique*, basée sur l'expérience, qui, du temps de Petit, se confondait déjà avec le charlatanisme.

74, 20. Cf. Boileau :

Oh ! que si l'âne, alors à bon droit misanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d Esope !
De tous côtés, Docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons et secouant la tête :
« Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête ! »

(*Satire*, VIII.)

76, 3. *Assiette* se dit, au figuré, de l'état et de la disposition de l'esprit. — « L'*assiette* de l'esprit de l'homme est sujette au changement. » (La Rochefoucauld.)

P. 78, v. 1 et suiv. Il y a dans cette satire, une des trois ou quatre meilleures de Petit, des traits dignes de la *Macette* de Regnier ; dans le même ordre d'idées, on lira la *Satire X* de Boileau, celles de Gacon sur le même sujet, et dans La Bruyère, le portrait d'une coquette surannée.

80, 13. Je ne sais pas d'autre exemple de l'adjectif *volatile*, terme de chimie, employé dans un sens moral.

81, 16. *Profès*, qui a fait des vœux dans un ordre religieux, se dit, par extension, d'un homme expert, passé maître en quelque chose ; Boileau s'en est servi plaisamment dans sa satire du *Repas ridicule*.

Surtout certain hâbleur à la gueule affamée...
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux.

83, 5. Nous voyons ici que la réputation de Voiture avait pu être discutée, mais qu'elle était restée très brillante, à la fin du XVIIe siècle ; l'*agréable* écrivain (comme le voilà bien qualifié !) avait profité de la querelle de Girac et de Costar, et, respecté de Boileau, avait reçu de Mme de Sévigné cet éloge paradoxal : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! »

85, 14. C'est le titre d'une comédie, en un acte et en vers, de Raymond Poisson, représentée en 1662 ; le principal personnage de cette petite pièce fort gaie est un hobereau ridicule et pédant.

86, 6 et suiv. Petit ne perd jamais l'occasion de louer Boileau (*Boisleau*, comme il écrit) avec autant d'à-propos que de délicatesse ; un autre auxiliaire du grand satirique, Gacon, disait à la même époque :

Toy seul sçais, Despréaux, à l'aide d'un bon vers,
Rendre un fat ridicule aux yeux de l'univers ;
Jamais mieux de son tems Horace après Lucile,
Sur les fades auteurs ne déchargea sa bile...

— 17. La mésaventure de Chérilus, poète grec du

IV[e] siècle avant Jésus-Christ, est racontée par M. L. Lalanne. (*Curiosités bibliographiques*, p. 348. *Prix payés aux auteurs.*)

P. 87, v. 2. Petit semble de la lignée de ces esprits indépendants, qui, tout en s'inclinant devant l'autorité de Vaugelas (mort en 1650), raillaient doucement le dogmatisme de l'éminent grammairien, encore exagéré par ses disciples.

88, 1 et suiv. Précisons l'époque à laquelle cette satire, si courageuse et vraiment belle, a été publiée. En 1685, Louis XIV était à l'apogée de sa gloire militaire : le traité de Nimègue (1679) avait consacré ses dernières conquêtes, il avait reçu le titre de *Grand* (1680); mais les dépenses énormes de la guerre précédente, le maintien en pleine paix d'une armée de cent cinquante mille hommes, détruisaient l'équilibre des finances et inquiétaient les esprits à l'intérieur, pendant que se formait sourdement une ligue nouvelle contre la France et que les Etats étrangers attendaient l'occasion qu'allait faire naître la révocation de l'édit de Nantes (22 oct. 1685). Mais jusqu'alors les armées françaises avaient eu partout l'avantage ; en plein despotisme militaire, avant les protestations généreuses d'un Fénélon et d'un Vauban, il fallait avoir l'âme haut placée et l'esprit point courtisanesque pour appeler la guerre

L'art de tuer les gens toûjours brutalement,

pour s'écrier, avec une ironie vengeresse :

La belle fiction qu'il y croît des lauriers !

91, 5. Ce mot de *pion*, qui a passé dans le langage des jeux d'échecs et de dames et dans l'argot des collèges, signifiait primitivement et signifie ici un soldat, un valet de l'armée (de *pedito,* fantassin).

— 22. Des biens sont *en régie* lorsqu'on a confié à un *régisseur*, moyennant salaire, la perception des revenus qu'ils peuvent produire.

92, 8. *Belgique,* qui appartient aux Belges. « Aujourd'hui

ce mot est fort bien reçu dans notre poésie, et pourroit même trouver place dans la prose, pourvu qu'on en usât sobrement, pour signifier ce qui concerne les peuples des Pays-Bas. Exemple : Nos armées ont inondé les plaines *belgiques.* » (*Dictionnaire de Trévoux.*) — Il est très certainement question, à la fin de cette satire, de la campagne des années précédentes, qui eut les Pays-Bas pour théâtre, et dont la conquête de la Franche-Comté, les victoires de Senef et de Cassel furent les plus glorieux épisodes.

P. 94, v. 4. *Quinola* fut d'abord un terme du jeu de *reversi ;* puis on en fit un sobriquet pour désigner un valet de chambre, un écuyer ; Balzac l'a transformé en serviteur intrigant et dévoué d'un inventeur méconnu, dans la comédie *les Ressources de Quinola,* représentée en 1842.

— 19. Il y a controverse entre les étymologistes pour savoir si le mot *jaquemart,* employé dans cette locution « armé comme un jaquemart », vient de *jaquemart*, figure d'homme armé qui frappe avec un marteau les heures sur la cloche d'une horloge, ou de *Jaquemar* de Bourbon, fils d'un connétable de Bourbon et renommé pour l'excellence de ses armes.

95, 22 et suiv. Ces vers semblent écrits tout exprès pour les prédicateurs de la Ligue, vraie meute acharnée contre Henri III et le Béarnais : Aubry, Boucher, Leincestre, à Paris, frère Le Bossu, en Bretagne, sont au premier rang de cette église militante.

96, 5. *Badin,* pris substantivement pour *dameret, damoiseau.*

— 22. *Agnès,* terme ironique dont on se sert pour désigner une jeune fille très innocente, exemple aussi de la popularité des personnages de Molière. (*L'Ecole des Femmes* fut jouée en 1662.)

Un jeune homme de robe, épris de ses attraits,
La choisit dans l'espoir d'épouser une Agnès.

(Gacon, 1696.)

Destouches a intitulé une de ses comédies *la Fausse Agnès*.

P. 97, v. 16. *Sot*, s'est dit, dans le vieux langage, d'un mari trompé ; la *Philologie française* de Noël et Carpentier cite à l'appui une épigramme de Furetière.

98, 10. *Cancre* n'a plus aujourd'hui qu'un seul sens, figuré, celui de paresseux, qui le rapproche de son étymologie : *cancer;* mais il en avait d'autres au XVII[e] siècle, celui notamment indiqué par le *Dictionnaire de Trévoux*, d'homme méprisable par son avarice ; c'est assurément ainsi que Petit l'a entendu.

99, 14. Le fameux passage du Rhin eut lieu le 12 juin 1672 ; l'Épître de Boileau (la IV[e], dans les éditions de ses œuvres) fut écrite au mois de juillet et imprimée au mois d'août de la même année ; tout le monde connaît les vers dont Petit peut s'être souvenu.

... Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros;
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide...

Pendant la guerre de Trente ans, en 1635, il y avait eu un premier passage du Rhin, non moins glorieux pour nos soldats ; un poète de l'époque, Le Breton Du Bois-Hus, s'était écrié :

Longueville a franchi ses redoutables bords,
Et déjà nos tonnerres
Font rouler dans son sein moins de flots que de morts.

(Voir *Un Poète breton ignoré, Du Bois-Hus*, par Olivier de Gourcuff. Nantes, 1883.)

101, 10. Ce fut en 1636 qu'on emprunta la *cravate* aux Croates qui servaient dans nos armées. (Voir *Histoire philosophique, anecdotique et critique de la cravate et du col.* Paris, Lévy, 1854.)

102, 14, et plus bas, vers 23. Ronsard et ses adeptes

écrivent généralement *coral* pour *corail*, mais dès le XVIIe siècle, *coral* a un tout autre sens, désignant, d'aprés le *Dictionnaire de Trévoux*, « uń parc où les Espagnols nourrissent quantité de porcs ».

P. 103, v. 13 et suiv. Voici quelques explications sur ces différents termes de la mode. Il paraît singulier de voir écrit « *l'habit de Pantalon* », quand on ne se rappelle pas que *Pantalon* fut d'abord le nom d'un personnage bouffon du Théâtre-Italien, vêtu de cette sorte; il portait une culotte ne faisant qu'une pièce avec les bas, à laquelle il a donné son nom, il parut en France dès le XVIe siècle. La *fraise* était une partie de l'habillement, une espèce de collet de toile, coupé en rond, qui avait trois ou quatre rangs, plissé et *godronné* (empesé). — La *rotonde* était un collet que les hommes portaient au commencement du XVIIe siècle, monté sur du carton qui le soutenait; la *barrette*, qu'il ne faut pas confondre avec le bonnet carré des ecclésiastiques, était aussi un petit bonnet (*pileolum*) que les nobles portaient encore à Venise, à la fin du siècle dernier. — Sous Louis XIV, on appelait *aiguilleté* un homme qui a l'air contraint et guindé : « s'*éguilleter avec une ceinture* » me paraît avoir un synonyme exact dans « se sangler ». — La *trousse* était une espèce de haut-de-chausses, relevé et très collant, tel qu'on les portait au XVIe siècle ; les *bas d'attache* étaient les grands bas qui allaient jusqu'au haut des cuisses, et qu'on nommait aussi *bas à bottes*. — La *moustache*, qui avait obtenu le plus haut degré de faveur sous Louis XIII, tomba dès que Louis XIV eut vu pointer quelques poils blancs dans la sienne (1680); on sait que le règne de Henri IV fut l'époque des longues barbes, des barbes *pointues, carrées, en éventail, en queue d'hirondelle*, etc., etc. Voir Ulmus, *Physiologia barbæ humanæ*, Bonon., 1603.

104, 4. *Canon*, ornement qu'on attachait au-dessous du genou ; il était fort long et large, et souvent garni de dentelles ; Molière a parlé

De ces larges canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves.

P. 104, v. 16. *Jules l'homme d'esprit,... ce ministre,... ce fin Sicilien...* n'est autre que Giulio Mazarini, le célèbre cardinal, mort depuis une vingtaine d'années.

— 19. *Targe*, vieux mot qui signifie une sorte de bouclier dont usaient les Romains, les Espagnols et les Africains. (*Dictionnaire de Trévoux.*)

105, 15 et suiv. Le plus ancien de ces romans. *Polexandre*, de Gomberville, parut en 1632 ; puis vinrent *Cassandre*, de La Calprenède (1642), *Cyrus* et *Clélie*, de Mlle de Scudéry (1649-53 et 1656), *Pharamond*, de La Calprenède (1661) ; je crains bien, pour le goût littéraire de Petit, qu'il n'entende par « *ces livrets où l'on ne trouve rien* » les sobres et délicats chefs-d'œuvre de Mme de La Fayette, *Zayde* (1670), *la Princesse de Clèves* (1678), ou encore qu'il n'ait en vue ce modèle de fine observation, *le Roman bourgeois*, de Furetière (1666).

106, 13. Il est ici question des *marionnettes* que les deux Brioché, Jean et François, installèrent au bout de la rue Guénégaud, et qui eurent une grande vogue pendant la fin du XVIIe siècle ; Boileau en parle au vers 105 de l'Epître VII. Elles étaient, en effet, une concurrence terrible pour l'Opéra, que des lettres patentes, enregistrées le 28 juin 1667, venaient seulement d'établir à Paris.

— 19 et suiv. Il faut croire que la mode des *bouts-rimés*, dont le *Menagiana* attribue l'invention à Dulot, était un peu tombée ; cependant le sonnet du duc de Nevers sur *Phèdre* et ses répliques, et celui qui figure à la suite de la *Comtesse d'Escarbagnas*, prouvent qu'elle persistait encore.

107, 1 et suiv. Curieux phénomène littéraire que l'éclosion du genre *burlesque !* Le mot est venu de Sarrazin, le genre a été inventé par Scarron, porté à l'excès et dénaturé par d'Assouci, Brébeuf, Picou et vingt autres. Petit se fait honneur en louant le plaisant et courageux cul-de-jatte, mort depuis 1660 : *Sapit et ridet*, avait dit de lui le grave philosophe Sorbière.

— 21. La première édition du conte de *Peau d'Ane*,

mis en vers par Ch. Perrault, parut en 1694 ; il est donc impossible que les vers de Petit s'y rapportent ; mais il faut se rappeler que *Peau d'Ane* était un conte de nourrices, très populaire dès le XVIe siècle, ainsi que le témoignent Scarron, Boileau (*Dissertation sur Joconde,* 1669), Molière (dans *le Malade imaginaire,* 1673), La Fontaine (fable IV du livre VIII, publié en 1678), et que Perrault a seulement donné à ce conte sa forme définitive. (Voir Walckenaër, *Dissertation sur les contes de fées.*) — Je veux croire que Petit, critiquant précédemment les *vers libres,* n'a pas pensé aux *Fables* de La Fontaine, ce modèle inimitable du mélange des vers de toute grandeur.

P. 107, v. 26 et suiv. « Le discours chrétien est devenu un spectacle. . c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs. » (LA BRUYÈRE, *Caractères, de la Chaire.*) — « La mode est venue d'écouter un jeune orateur bien fait, dont les gestes sont aisés, la voix touchante et délicate, qui crie et crie avec art, qui parle et parle avec esprit... (*Réflexions satiriques et comiques,* 1711.)

108, 10 et suiv. Comparez Boileau, satire X.

Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.

109, 20 et suiv. L'illustre philosophe, physicien et physiologiste, le créateur de la *Méthode,* était mort en 1650 ; on voit que son système, qui n'était rien moins qu'une révolution dans le domaine des sciences, était aussi intrépidemment battu en brèche que vaillamment défendu ; Petit se fait l'écho de deux des principales critiques qu'on lui adressait, en se moquant de l'*aftomate* ou automate (mot que les cartésiens employaient pour désigner les bêtes, de pures machines, selon eux) et de la *glande pinéale* (glande placée au-devant du cervelet, où Descartes voyait le siège de la substance pensante). — Aristote était la terreur des novateurs en philosophie, aussi bien que des poètes dramatiques qui tentaient de s'affranchir du joug des trois unités. Rappe-

lons que les *universaux* sont les idées ou les termes généraux, les *catégories,* les espèces les plus générales de ce qui est signifié par un mot simple. (Aristote, *Catégories*, II.)

P. 110, v. 20 et suiv. Après Descartes, voici Copernic transformé en coryphée de la mode. Ce n'était pas la première fois que le grand astronome était bafoué ; un de ses contemporains avait déjà essayé de le tourner en ridicule dans une comédie. Mais la gloire de Copernic s'imposait aux plus incrédules ; on réimprimait son *Astronomia instaurata ;* peu d'années avant les *Satires* de Petit, Gassendi avait écrit sa vie. Les railleries de Petit sont assez plates, mais elles sont instructives en ce qu'elles nous montrent qu'à la fin du XVII° siècle des esprits éclairés doutaient encore que la terre fût une planète et qu'elle tournât autour du soleil. Un poète Christofle de Gamon, qui fit imprimer en 1609 une *Semaine*, réfutation de celle de Du Bartas, s'était fait rudement malmener pour avoir eu l'intuition du *Soleil fixe au milieu des planètes.*

111, 15. *Tiretaine*, sorte de droguet, étoffe tissue grossièrement, moitié de fil et moitié de laine (*Dictionnaire de Trévoux*) ; tel n'est pas ici le sens de *tiretaine,* qui se dit certainement d'une étoffe précieuse, comme dans ce vers du *Codicile* de Jehan de Meung :

Robes faites par grant mestrise...
D'escarlatte et de tiretaine.

— 27. Comparez Armstrong (*The Œconomy of love*), ce sont presque les mêmes expressions :

... Like us they sinn'd,
Like us they sought the paths of monstrous joy,
Till, urg'd to wrath at last, all-patient Heaven
Descending wrapt them in sulphureous storm.

(V. 607-610.)

Le mot *déiste,* employé plus bas, s'appliquait déjà à l'homme qui n'a point de religion particulière, et rejette

toute révélation : « Le *déisme* est presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme. » (Pascal.)

P. 112, v. 11. *Capot* était primitivement, et est resté, un terme du jeu de piquet; par extension, on dit *faire capot* quelqu'un, le rendre confus, le déconcerter; dans notre texte, *capot* est un synonyme de simple, de niais.

— 22. La *Carte de Tendre*, qui avait d'abord été un jeu d'esprit chez Madeleine de Scudéry, fut transportée dans le roman de *Clélie* (t. I, p. 399-401) et engendra une foule d'imitations.

113, 20. Petit nous donne ici une nouvelle preuve de la renommée populaire des personnages de Molière, bien avant que du Marsais ait constaté que *Tartuffe*, nom propre, est devenu, par figure, un nom commun; en 1696, Gacon disait aussi :

Tels dans l'ancienne loi des Tartuffes *sévères*
Damnoient le peuple juif pour des fautes légères...

115, 17, et plus bas, p. 115, v. 25. *Commande* ou plutôt *commende* est un vrai titre de bénéfice, que le pape donne à un ecclésiastique nommé par le roi pour un bénéfice régulier, avec permission de disposer des fruits pendant sa vie. — *Prébende* est un droit qu'a un ecclésiastique, dans une église cathédrale ou collégiale où il dessert, de percevoir certains revenus et de jouir de certains droits. On appelle *chapelle*, en droit canonique, le bénéfice attaché à une chapelle. (*Dictionnaire de Trévoux*.)

116, 13. L'Académie a admis de très bonne heure le pluriel *opéras;* Boileau, dans la huitième de ses *Réflexions critiques*, dit qu'il ne l'approuve pas, mais que l'usage l'a consacré. Petit n'était pas toutefois le seul auteur de son temps à écrire : *des opéra;* Gacon composa une satire : *Contre les faiseurs de fades opera.*

— 20. Je n'ai vu nulle part ce mot expressif, *récriement*, dérivé si logique du verbe *se récrier*.

P. 116, v. 23. La renommée de Bourdaloue, qui parut neuf fois à la cour pour y prêcher l'Avent ou le Carême, surpassait celle de tous les autres sermonnaires; quoiqu'il *frappât comme un sourd* sur les vices ou les ridicules, il était plus admiré que Bossuet même; qu'on lise, pour s'en convaincre, Mme de Sévigné, Boileau, tous les contemporains.

120, 4. Ce tour « il en attire plus que ne fait pas... » est proscrit par l'Académie et les grammairiens (V. Girault-Duvivier, *Grammaire des grammaires*); il n'e manque pourtant ni d'élégance ni de force pour accentuer l'affirmation.

— 26. La *fusée* a d'abord été la quantité de filasse ou de fil qui est autour du *fuseau,* puis on a dit d'une affaire embrouillée, que c'était une fusée difficile à démêler (voir MONTAIGNE, liv. II, ch. XXVII); enfin, par une analogie assez difficile à saisir, le mot a passé dans la langue des artificiers avec le sens que l'on sait, et qu'il a ici.

123, 7. Cette orthographe, *Eco,* est spéciale à Petit; les traducteurs et imitateurs d'Ovide au XVIIe siècle, Benserade, Th. Corneille, l'abbé de Bellegarde, racontant la métamorphose de la nymphe, écrivent *Echo.*

124, 1. *Fanatique* n'a pas ici le sens de visionnaire qui s'imagine avoir des révélations, mais simplement celui de fou, d'*extravagant.*

125, 5. *Perrette,* nom de femme qui ne se donne guère qu'aux femmes du petit peuple (*Dictionnaire de Trévoux*); il est très bien choisi, comme dans la fable de La Fontaine, pour accuser le contraste avec les *Amarantes* et les *Chloris.*



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

JUILLET 1883

